

éditorial

Oba-pas-mania | Patrice Darteville 3

dossier - Des jeux qui cachent leur jeu

«Non, tu ne peux pas jouer avec une poupée, tu es un garçon»	5
Chris Paulis	5
Le bonheur est dans le jeu Un entretien avec Pascal Deru.	
Propos recueillis par Michèle Michiels.....	8
Dieu parle aux enfants Anne Morelli	10
Quelques considérations sur le jeu comme thème littéraire	
Michel Grodent	12
L'électronique qui recrée de l'humain Georges Stark	14
Musique en jeux Thérèse Malengreau.....	15

europe

Vers un «New Green Deal» Un entretien avec Pierre Jonckheer.	
Propos recueillis par Pascal Martin	16

monde

États-Unis - Et maintenant, l'espoir de l'audace Jean-Paul Marthoz....	18
Goma: derrière le désastre humanitaire... Colette Braeckman	20

humour

À propos de la notion de culture André Koeckelenbergh.....	22
--	----

idées

Tous les médias ne sont pas de droite! Quoique... L'entretien de Jean Sloover avec Mathias Reymond.....	24
Penser en fête Jacques Rifflet	26

société

Génération Participation, entre citoyens et consom'acteurs Olivier Swingedau.....	27
---	----

culture

Picasso et Nolde - Le «cannibale» et le «terrien» Christian Jade ..	29
Océanie - Le 5 ^e continent s'expose! Ben Durant	30
Bouddha en Corée - Art, histoire et politique Christian Jade	31
La fulgurance de Cobra, de 1948 à 1951 Ben Durant	32

agenda	33
--------------	----

AVIS À NOS LECTEURS: ABONNEZ-VOUS!

ABONNEZ-VOUS! C'est le meilleur moyen de retrouver chaque mois nos dossiers, nos rubriques, nos informations: le monde, la société, les idées, la culture... vus sous le prisme d'une pensée libre et sans dogme.

Une offre spéciale vous est réservée, amis lecteurs:
pour 20 €, un abonnement d'un an (11 numéros + 1 document) + 3 mois!

Soit 15 numéros pour 20 € seulement

Vous recevrez votre premier numéro dès janvier 2009!

20€ à virer au compte 210-0624799-74 du CAL, en précisant «EDL 15 numéros»
Espace de Libertés, campus de la Plaine ULB, av. A. Fraiteur, 1050 Bruxelles - Tél: 02 627 68 68 -
espace@cal.ulb.ac.be - Offre valable jusqu'au 31 décembre 2008.

Oba-pas-mania

L'élection de Barack Obama comme président des Etats-Unis est sans doute le plus important des faits sur lesquels les hommes aient prise. L'élection d'un métis, époux d'une femme noire a figure de symbole, et du meilleur aloi. En fait, l'élection peut constituer une leçon en matière de fonctionnement de la démocratie par la capacité de renouvellement du personnel politique du plus haut niveau, et un tel résultat peut plaider en faveur du système américain. La démocratie des primaires et celle des élections proprement dite ont abouti à l'élection d'un homme inconnu il y a quatre ou cinq ans. De toute évidence, c'est là la vertu d'une démocratie directe, au moins pour cette fois puisqu'elle avait favorisé G. Bush la fois précédente. J'apprécie beaucoup l'enthousiasme des Belges pour la formule, mais faut-il se complaire à la déclarer inapplicable en Belgique pour désigner le principal responsable du pouvoir exécutif si le système américain est bon, ce que je crois.

La participation souvent passionnée des Occidentaux non américains au processus électoral s'explique aisément, vu l'importance de l'enjeu, mais la proximité factice qu'elle crée avec les États-Unis peut être source de bien des illusions. Rien n'annonce un édit de Caracalla qui ferait de nous des citoyens-électeurs des États-Unis: les États nations sont bel et bien là et il faut se garder de trop se prendre pour des Américains, d'autant que généralement on est plus friands de participer à leurs pouvoirs qu'à leurs charges, notamment militaires¹.

Un bilan détestable

George W. Bush laisse un bilan détestable: sa politique étrangère, d'inspiration prétendument messianique, a été aventureuse et totalement unilatérale. Mal menée, elle a laissé en fait pourrir bien des situations dans le monde. Presque tout s'est aggravé. Barack Obama hérite d'une situation peu enviable et il ne saura tout redresser. Dès lors, il faudrait que les Européens s'inspirent des propos du président rwandais Paul Kagame à propos du candidat Obama: «C'est l'Amérique qu'il va changer et qui va le changer, pas l'Afrique»².

Bill Clinton a laissé un bien meilleur souvenir que George W. Bush, mais il a été un président très américain, véritable éléphant dans la porcelaine yougoslave par exemple. Je tremble de voir citer son spadassin pour la Yougoslavie, Richard Holbrooke, comme possible secrétaire d'État, un homme prêt à tout et à toutes les manipulations en vue d'obscurs objectifs.

Les séquelles directes du 11 septembre 2001, les guerres d'Irak et d'Afghanistan ne sont pas hors des pieds et leurs conséquences réelles inéluctablement négatives ou imprévisibles.

D'Irak en Afghanistan

Le commandant américain en Irak, le général Petraeus, semble avoir abouti à une certaine accalmie, mais on ne sait trop ce qui arrivera au départ des troupes américaines ni surtout si le calme ne sera pas celui du sépulcre du *modus vivendi* entre sunnites et chiites, tous de la plus stricte obédience. Rien n'est acquis, déclare le général Petraeus lui-même: «...rien n'est encore acquis... la réconciliation interirakienne n'est pas encore enracinée, des décisions politiques doivent encore être prises qui peuvent rallumer des

conflicts»³. Et s'il fallait choisir entre partir vaincus ou rester, que ferait Obama?

Le politiquement correct voudrait que les troupes de l'Otan se regroupent sur le théâtre afghan-pakistanais.

L'islamologue français Olivier Roy nous dit benoîtement: «Si on s'en va de l'Afghanistan, il y aura une guerre sainte entre Pashtounes et non Pashtounes. Et deuxièmement al Quaida retrouvera un sanctuaire territorial. On ne peut pas partir, et on ne peut pas gagner militairement»⁴. Il y a surtout là un vœu pieux et une réalité fortement édulcorée. Là aussi les forces occidentales ne sont qu'une force d'occupation. On envoie à Kaboul le même Petraeus, mais sa philosophie me semble des plus élémentaires: «La religion peut constituer un ferment d'insurrection plus dangereux encore que le nationalisme qui motivait les contemporains... on ne maîtrise généralement les fanatiques qu'en les emprisonnant ou en les tuant»⁵.

Bien des gens doutent de l'adaptation de la «méthode Petraeus» en Afghanistan du propre aveu de l'intéressé, même en cas de doublement des effectifs de l'Otan⁶. Le comble est aujourd'hui l'offre de paix que le président afghan adresse au mollah Omar, l'habile motocycliste avec Ben Laden dans son side-car⁷. J'avoue qu'ici j'ai du mal à pousser Barack Obama à la modération. Que peut faire le nouveau président après ses tournées de popote électorale?

L'Amérique et l'Europe

Plusieurs commentateurs ont tous la même idée: il va demander du renfort aux Européens. C'est le cas d'Andreas Rinke⁸, d'Ezra Su-leiman de l'Université de Princeton⁹ et de Nicolas Baverez¹⁰. Voilà de quoi faire déchanter des Européens si peu capables de supporter les douleurs des guerres comme la mort de quelques soldats français l'a récemment montré alors que d'évidence sa seule et incontournable morale, c'est que «la responsabilité du métier des armes, c'est non seulement de donner la mort, mais aussi d'accepter le risque de la subir»¹¹.

Au plan économique, les démocrates américains sont toujours suspects de protectionnisme au profit de leur industrie. Rien qu'en octobre, les ventes automobiles ont chuté de 32% aux Etats-Unis. Barack Obama avait promis un plan de relance de 175 milliards de dollars¹⁰. Le statut de la monnaie américaine rend plus que trouble ce genre de promesse, mais les États-Unis ne vont-ils pas entraîner l'Europe dans une dangereuse voie de la facilité et de report du coût de nos problèmes sur les générations ultérieures? Cela vaut spécialement pour la Belgique.

Les difficultés sont considérables. Tout laisse penser que Barack Obama sera autrement à la hauteur de la tâche que son prédecesseur, mais n'oublions pas, tant aux États-Unis qu'en Europe, que les contraintes des faits l'emportent sur un volontarisme médiatisé dont on peut se demander s'il serait honnête.

Espérons surtout que B. Obama se souvienne de ses propres questionnements dans l'*Audace d'espérer*: «Combien de temps il faut à un homme politique... avant que le comité des scribes, des rédacteurs en chef et des censeurs n'élise résidence dans sa tête... Combien de temps pour se mettre à parler comme un politicien?»¹².

Patrice Darteville

1 C'est évidemment l'opuscle de Xavier de Cossy, *L'édit de Caracalla ou plaidoyer pour des États-Unis d'Occident*, Paris, 2002, qui me fait penser à l'empereur romain et à son édit de 212 accordant la citoyenneté romaine à tous les citoyens de l'Empire, mais l'auteur, français naturalisé américain, songe tout à l'inverse, à une mise au pas des Européens dans le giron américain.

2 *Le Soir* des 6-7 septembre 2008.

3 D'après Patrice Claude, *Le Monde* du 23 septembre 2008.

4 Interview de Christian Lamfally, *La Libre Belgique* du 2 septembre 2008.

5 Cf. *Le Monde* du 27 septembre 2008, il commente l'œuvre du colonel français D. Galula, à partir de la guerre d'Algérie.

6 Patrice Claude, *Le Monde* du 23 septembre 2008.

7 *Le Monde* du 2 octobre 2008.

8 Invité du *Courrier International* n° 938 du 23 au 29 octobre 2008.

9 Interview dans *Le Figaro* du 6 novembre 2008.

10 *Le Figaro* du 6 novembre 2008.

11 Belle formule de L. Zecchini dans *Le Monde* du 16 septembre 2008.

12 D'après Christian Salmon, *Obama et les signes*, *Le Monde* du 14 juin 2008.

DES JEUX QUI CACHENT LEUR JEU

Le jeu est-il fait pour s'amuser, être ensemble, apprendre ?

Il s'agit en tout cas d'une pratique universelle, qui existe dans toutes les cultures. Mais à travers le «doudou», le camion, Barbie, *Monopoly* et les jeux vidéo, un certain nombre de valeurs sont véhiculées, porteuses de différences. Alors futiles, les jeux et les jouets?

D'autant moins qu'on les retrouve aussi en littérature, en musique et... même dans la religion...

<u>«Non, tu ne peux pas jouer avec une poupée, tu es un garçon!»</u>	5
<u>Le bonheur est dans le jeu</u>	8
<u>Dieu parle aux enfants</u>	10
<u>Quelques considérations sur le jeu comme thème littéraire</u>	12
<u>L'électronique qui recrée de l'humain</u>	14
<u>Musique en jeux</u>	15

Les jouets, bien loin d'être insignifiants

«Non, tu ne peux pas jouer avec une poupée, tu es un garçon!»

Les jouets continuent de conditionner les enfants à des rôles sexués et stéréotypés. Et chacun y contribue: fabricants, magasins, publicités et... parents.

Un petit garçon de cinq ans demandait à sa mère: «Maman, moi je suis le petit garçon de Papa aussi? Et un monsieur il peut avoir des enfants? Alors, pourquoi moi je ne peux pas avoir une poupée?». Sa mère est restée impassible et silencieuse en cherchant le jouet idéal pour son fils au milieu des voitures, tracteurs et autres véhicules miniatures qui recouvraient tout un mur du magasin. Il ne comprenait pas, sa voix désespérée faisait résonner la force illogique de la situation dans laquelle on le plongeait. Le rayon poupées du magasin de jouets lui restait interdit. La veille, c'était deux petites filles qui se disputaient: l'une voulait essayer le vélo noir avec pneus noirs et petits drapeaux rouges et verts, alors que l'autre l'entraînait vers les vélos roses à l'effigie de Barbie en lui répétant que ceux-là étaient pour les filles.

Les fêtes de fin d'année, la Saint-Nicolas, Noël, Nouvel An, sont l'occasion, plus qu'à d'autres moments, de s'interroger sur la question des genres et surtout sur l'évolution de la société dans son utilisation des genres. Les jouets, ces outils primordiaux de l'éducation et de l'éveil, remplissent les rayons des magasins, envoient les vitrines, mais surtout dans les divers médias, magazines, journaux, publicité et programmes de radio et télévision, internet, catalogues toutes-boîtes, voire affiches et courriers plus ou moins personnalisés. Adultes et enfants s'y intéressent, les réclament, les méprisent, peu importe, personne ne peut les éviter. Ils sont à la fois les reflets d'une société, de ses attentes et de ses revendications, à la fois les «modèles» de la descendance et de demain.

Une image passée qu'on aimera moins présente

Les jouets sont des éléments de constructions identitaires, individuelles et collectives. Ils sont donc porteurs des éléments indispensables à la cohésion et à l'homogénéité d'un groupe, familial, social, culturel. Les adultes se reconnaissent dans ces éléments qu'ils transmettent et ainsi ils laissent la trace de leur existence, de leur développement et de leurs aspirations. Les jouets sont des objets socioculturels qui ne sont pas insignifiants. Et leur lecture nous renvoie à des certitudes bien loin d'être dépassées: la sexuation et

la gendérisation des jouets apparaissent, et de manière récurrente, contraires ou contradictoires avec la société réelle. Non pas par une représentation fictive, imaginaire et fantasmagorique du monde, mais par une représentation duelle ou dichotomisée des sexes qui rappelle une image passée qu'on aimera moins présente.

La mémoire collective transforme certains jouets en anachronismes sociopolitiques, non par leur existence (une partie du jeu mime des morceaux de réalité), mais par leur décalage avec les évolutions et les revendications égalitaires de la société citoyenne.

D'abord, la sexuation des objets et des jouets: un marteau est un objet masculin, parce que c'est un outil, une hache et une voiture miniature également. La gendérisation, elle, participe de la sélection, elle décide et attribue un genre et un rôle social à un jouet, ou à l'enfant qui l'utilise: la casserole, l'aspirateur, le balai remplissent cette fonction. Cela renvoie à l'espace privé, et l'enfant qui l'utilise s'y raccroche en même temps. Par l'intermédiaire de ces objets, l'enfant choisit (à son insu) une fonction domestique qui (très souvent encore) caractérise non pas son sens de la propriété mais sa faiblesse, son absence de domination et son besoin d'être pris en charge par un autre fort et aventureux. Ces jouets ne peuvent donc pas être ou devenir des jouets pour un garçon, ce mâle futur, protecteur et aventureux, dans la mémoire collective. Un mâle qui utilise régulièrement un balai est vu comme «en échec» de la virilité traditionnelle. Dans la sphère privée, c'est qu'il est seul, c'est-à-dire sans femme ou sans couple, ou, pire, soit sous la domination d'une femme (puisque il fait ça «à la place de»), soit dans un rôle féminin. De même dans l'espace public, c'est qu'il n'a pas de compétences, de diplôme, qu'il est chômeur ou de couleur. La gendérisation maintient donc les balais, brosses et autres instruments de ce type dans le groupe des petites filles.

Par ailleurs, même si les femmes conduisent des voitures depuis plus de cent ans, les petites et grosses voitures restent des jouets masculinisés proposés dans les pages bleues et rangés dans les rayons pour petits et grands garçons. Il faut qu'un repassage secondaire — un détournement de l'objet — retravaille le genre d'une ➤

La sexuation et la gendérisation des jouets apparaissent, et de manière récurrente, contraires ou contradictoires avec la société réelle.

voiture par une caution attribuée à un objet surlégitimé féminin pour qu'une voiture soit reconnue comme objet féminin. Mais elle perd ainsi immédiatement et simultanément non seulement son appartenance masculine mais aussi le sérieux et la valeur qui lui étaient conférés: c'est le cas par exemple de la voiture de Barbie. Carrosserie rose, garnitures, intérieur et jantes blancs, artificielle, en plastique, cette décapotable ne trompe aucun garçon, ni aucune petite fille: la voiture de Barbie est une voiture pour les filles, exclusivement.

Barbie, Ken & C°

C'est le même principe qui sépare non seulement Barbie, Action Man et GI Jo, mais également Ken, Action Man et GI Jo. Bien que ces quatre personnages soient tous des poupées, mobiles, en plastique dur, faites selon un modèle et dans une matière fort semblables, Barbie est une poupée pour filles, alors que la musculature très développée de Action Man et GI Jo, ainsi que leur visage dur et marqué (balafre, cheveux en brosse, etc.) en assurent la sexuation masculine et l'intérêt pour les garçons. Ken est/était le compagnon de Barbie, créé pour elle, à cause d'elle et non pour faire une poupée masculine indépendante et autonome. Ken est un jouet mâle pour les filles. Alors que Action Man et GI Jo sont des personnages indépendants représentant le mâle solitaire, l'homme, sans femme ou pour toutes les femmes, gendrés complètement, les héros américains, les soldats, les vrais hommes, ceux qui se battent, font la guerre, n'ont peur de rien, utilisent des armes, sont admirés des filles. Leur place est dans la main et l'imagination des garçons, éventuellement pour faire frissonner les filles, non comme jouets de filles. Et ce n'est pas le genre sexué de la poupée qui la masculinise: un poupon mâle, avec un pénis, n'est pas gendré masculin, bien au contraire. Les pères présents dans la vie des enfants, les familles monoparentales masculines et les familles homosexuelles masculines n'ont en rien fait changer les

AF

Neutre, le Lego?

chooses: quel que soit son sexe, un poupon est un jouet pour les filles. Il semblerait même que les «nouveaux» modèles familiaux renforcent les images classiques. Peur? Évitement? Désapprobation? Socialisation conservatrice? Protection?

Filles et garçons dans un schéma classique différencié

Les responsabilités de la sexuation et de la gendérisation des jouets sont partagées. Il ne sert à rien de condamner les magasins de jouets, ou les entreprises, les producteurs ou les publicistes. Chacun y a sa responsabilité, son rôle et son référent culturel mobilisateur. Parents et proches achètent souvent des jouets sexués et gendrés selon le modèle médiatique, normatif ou normé. Tout d'abord la stéréotypisation dans les médias n'est jamais aussi forte qu'au moment des fêtes. Ceux-ci deviennent donc incitateurs à une reproduction du schéma classique différencié qui maintient les filles et les garçons dans des rôles socioaffectif, socioéconomique, et socioculturel déterminés et dissociés. Le marketing met les jouets en évidence dans une représentation qui guide les parents et les proches vers tel jouet ou tout du moins vers un rayon ou un thème bien déterminé. Mais cela n'a un sens que si une résonance naît dans le regard des parents concernés et interpellés.

Ainsi, ce ne sont pas les producteurs de jouets qui déterminent le choix, mais l'interaction entre les référents des deux

groupes en vis-à-vis. Bon nombre de parents sont soulagés par la classification qui leur est proposée. Ils considèrent que cela facilite leur recherche et les attentes des enfants à combler, qu'ils évitent ainsi des erreurs de choix qui pourraient détourner l'enfant de l'objet offert. Ils pensent que les commerçants connaissent les besoins socioaffectifs des enfants, ils font confiance au séparatisme sexué précisant que les jouets doivent être le reflet de la réalité, éducationnelle et ludique. Ils ne saisissent pas qu'ils renforcent ainsi une certaine réalité, et non un principe universel, et ne laissent pas la place au changement. Par ailleurs, les parents qui ne suivent ni sexuation ni gendérisation systématiques exposent leurs enfants à l'incompréhension, au décalage et à la déclassification vis-à-vis du groupe des autres adultes mais surtout des pairs. Le questionnement parental peut voir s'opposer parfois changement et intégration. Les mêmes applications de gendérisation sont rencontrées chez les enseignants de tout niveau, dedans et au dehors de l'école, ainsi qu'à l'intérieur et hors de la classe.

Les jouets proposés en maternelles laissent une liberté de reproduction familiale aux enfants plutôt qu'une ouverture à la mixité. Les poupons sont rarement proposés aux petits garçons qui, s'ils réagissaient envers le bébé, seraient rapidement décriés, tant par l'enseignant que par le groupe. À noter toutefois que le dou-dou, déssexué, accompagne aujourd'hui filles et garçons sans différence ni crainte quelconque, jouant la note de la sécurisation et du transfert parental, non pas de la sexualisation et de l'éveil aux genres. Les jouets distribués en maternelles pour les fêtes, dans les classes, sur la scène par Saint-Nicolas, continuent à être fortement gendrés: voiture/poupée, camion/panoplie de ménage, briques de construction/Barbie et vêtements, robot/dînette... Dans la cour de récréation, on trouve plus couramment les garçons sur les tracteurs et tricycles et les filles avec les poussettes et les cordes à sauter.

Au niveau primaire, cordes à sauter et élastiques sont admis hors des surfaces de foot ou de basket, et tant pis pour celles qui shootent «comme les garçons». La

© AFP

Bon nombre de parents sont soulagés par la classification qui leur est proposée considérant que cela facilite leur recherche et les attentes des enfants à combler.

mixité de tous ces sports (cyclisme, athlétisme, football, basket-ball) montrés trop rarement par les médias dans leur manifestation féminine (à part tous les quatre ans pour les J.O. et l'un ou l'autre championnat du monde, certains ne les voient jamais exercés par des filles), n'est pas rétablie dans ses droits par les enseignants qui respectent très souvent «une espèce de logique sociale innée». Lorsqu'un jouet est proposé, partagé et utilisé pour les deux sexes, c'est très souvent lorsqu'il semble asexué, c'est-à-dire qu'il n'est pas étiqueté comme outil de construction sociale masculin ou féminin et qu'il n'est pas gendré de manière univoque. C'est le cas des jeux de société, des puzzles ou des objets comme les rollers, les luges, les skis, les piscines et trampolines, c'est-à-dire des objets de loisirs —hors de la réalité quotidienne— avant d'être fonctionnels. Ces objets ne sont raccrochés à aucun rôle professionnel, et sont donc considérés comme neutres ou de peu d'influence dans la construction des individus.

La question n'est pas tellement, dans cette formation du futur, qu'un garçon ne devienne pas efféminé, mais qu'il ne perde pas sa virilité; de même, non pas qu'une fille ne devienne masculine, mais qu'elle ne perde pas sa féminité. Être fier que sa fille soit «un garçon manqué» ou au contraire s'en excuser, en détermine la particularité et, de ce fait, l'anormalité. C'est également une manière de définir ce qui est normal, la situation la plus courante, qui restera la norme mémorisée tant qu'on ne la fait pas évoluer (ou si peu). Jouets, si vous saviez...

Chris Paulis
Docteur en anthropologie, ULg

Un entretien avec Pascal Deru

Le bonheur est dans le jeu

Pour Pascal Deru, formateur et responsable depuis vingt-cinq ans de Casse-Noisettes, un magasin de jouets de bois et de jeux de société et auteur d'un livre qui est en soi tout un programme, *Le jeu vous va si bien!*¹, c'est simple: le jeu est un acte essentiel de notre vie et pas seulement pour les enfants, pour les adultes aussi. L'enfant se construit grâce au jeu, découvrant la vie, ses joies, ses souffrances, ses frustrations, ses règles, ses compromis. L'homme est passionné et passionnant: il est intarissable sur les centaines de jeux qui garnissent les multiples rayons de tous les étages de son magasin d'un quartier populaire de Saint-Gilles.

Pascal Deru, le bonheur est-il dans le jeu?

I Pascal Deru: Jouer, c'est un cadeau qui se dépose dans les familles, les groupes et les collectivités. Parce que jouer fait pousser la vie; bien des gens ne le savent pas ou le mésestiment. Pour la plupart, jouer, c'est occuper un moment. Ils ne sont pas conscients que des jeux bien choisis, bien transmis, bien gérés, cela fait pousser la vie dans un couple, la relation avec les enfants, suscite des expériences humaines avec les gens – des expériences qui ne sont pas la vie mais qui servent à la vie, avec les valeurs que l'on a en soi. Quand on dépose du jeu dans un groupe, il se passe quelque chose.

Évidemment, il faut connaître les jeux pour conseiller: il faut sortir le bon jeu au bon moment. Les parents, qui sont pétris de conseils en tous genres pour leurs enfants, on ne leur a jamais rien dit sur l'acte de jouer. Il faut leur demander à tous les deux à quoi ils ont joué, avec qui ils ont joué, ce qui leur permettra de déterminer un choix sur ce qu'ils veulent pour leurs enfants. Pour certains, jouer c'est passer un moment. Alors qu'un jeu bien choisi va aborder un certain nombre de choses, comme les relations entre adultes, entre enfants, c'est un laboratoire où on fait des expériences.

C'est mon chemin de 25 ans, jouer. Au début de Casse-noisettes, je ne voulais ni Jeu de l'Oie ni *Monopoly*, mais j'ai changé d'avis. Je reconnaissais qu'un *Monopoly* a été une chance pour des tas d'enfants, car qu'est-ce qui reste de *Monopoly*? Ce sont des liens entre cousins et cousines, entre frères et sœurs. Le Jeu de l'Oie, je n'en voulais pas parce qu'il est basé sur la chance et cela ne m'intéressait pas. Aujourd'hui, la chance nous rend égaux dans un jeu de société et quand un petit enfant doit faire l'expérience de perdre, il voit aussi que quand son papa arrive sur la case 13 du Jeu de l'Oie, eh bien, il va en prison!

On apprend donc la vie avec le jeu? Qu'est-ce que le jeu nous apprend réellement?

N'importe quel jeu est un cadeau pour les gens. Certains veulent y mettre des objectifs mais plus on met du contenu cognitif, plus le jeu va disparaître ou sera ennuyeux.

Il existe des tas de registres de jeux différents. Quel jeu sortir au bon moment pour qu'il joue son rôle? Si je choisis un jeu de vocabulaire, de lettres, il sera bon pour quelques-uns mais certains se sentiront «hors jeu». *Trivial Pursuit* est un très bon jeu car il a ramené les adultes à la table de jeu. Mais il y a une coupure entre ceux qui ont une certaine culture et les autres.

Le jeu est-il souvent utilisé dans l'enseignement?

On apprend en jouant, c'est clair. Mais dans une classe, le contrat doit être clair et le prof doit annoncer qu'un apprentissage est basé sur un jeu. Il faut qu'il dise qu'on se sert de l'outil jeu pour apprendre. Le jeu est un lieu de liberté. J'y vais si j'ai envie. J'accepte de me dévoiler dans un registre inhabituel, de lâcher prise. Mais peut-on apprendre à lâcher prise sans risque?

Pour les ludothécaires, le jeu est un espace de liberté. Dans une ludothèque de Saint-Denis, en banlieue parisienne, les enfants qui y venaient pouvaient jouer à tout, à condition qu'ils aient joué à un jeu de règles (de société) pour les profs. Les ludothécaires ont quant à eux décidé que les enfants pouvaient jouer à tout... Les maternelles ne sont plus venues, les primaires, oui. Double résultat: les enfants demandaient des jeux de règles parce qu'ils n'y étaient plus obligés et les résultats scolaires étaient meilleurs. Les acquisitions cognitives sont accessoires, elles sont de l'ordre de l'être et non de l'avoir et de la connaissance: le jeu, c'est être en rapport avec, c'est me situer par rapport à une loi, c'est découvrir ce qui se passe quand je triche, c'est perdre en paix...

C'est donc l'apprentissage de la vie: gagner, perdre, être frustré, confronté à la difficulté...

Apprendre à perdre, oui certainement... Perdre fera toujours mal, mais c'est une expérience sur laquelle on bute tout le temps. Comment traverser cette expérience, la relativiser? Il n'y a pas d'école pour cela. Avec le jeu, perdre n'est pas une catastrophe. On ne travaille pas assez avec de tout petits enfants; et pourtant, c'est leur ouvrir des chemins. Par exemple, avec un jeu de mémoire, comme *Pique Plume*, où il faut déplumer la queue des poules, on peut faire découvrir à l'enfant qu'il peut gagner — légalement — contre un adulte. Dans ma façon de transmettre les jeux, je pourrais dire que l'objectif c'est déplumer les poules, mais je dirai plutôt: c'est obtenir les quatre plumes des poules! L'important, c'est de faire découvrir à l'enfant qu'il est capable de gagner!

La place des adultes est donc prépondérante dans cet apprentissage?

La place de l'adulte est extraordinaire au niveau de la parole qui va faire fructifier le jeu. L'adulte est le garant du contrat, de la parole à respecter, sans être moralisateur... La tricherie se gère dans un jeu. Mais certains trichent pour faire rire tout le monde...

Je reviens à l'expérience de perdre. Notre parole d'adulte est alors particulièrement importante: c'est nous occuper de la minute finale et consoler ceux qui ont perdu, donner un bonbon... mais aussi féliciter celui qui a gagné... Et aussi pour dire quel plaisir on a eu à partager ce moment, à tisser du lien... Nous sommes gagnants d'avoir passé du temps ensemble. Perdre, cela se relativise: le monde ne s'écroule pas.

Il y a différents registres dans le jeu: on joue pour jouer et on joue pour écraser l'autre. Il y a les jeux compétitifs, comme les échecs¹, où l'autre est une menace pour moi, les jeux où on est tous égaux, comme le Jeu de l'Oie. Quant aux jeux coopératifs, apparus à la fin des années 70 et qui sont une révolution bien au-delà d'une mode, les qualités des autres sont des cadeaux: il n'y a plus ni menace, ni peur... Ils vont nous faire faire des détours extraordinaires avec des règles d'entraide parfois très élaborées: on va gagner ensemble ou perdre ensemble. Observons *Le Verger*: il faut y cueillir les fruits avant que le corbeau (le danger extérieur) ne les mange. Le but est d'avoir chacun deux fruits de chaque sorte dans son panier. Si on a déjà le fruit que l'on récolte, il faudrait le donner à celui qui ne l'a pas... Si l'enfant ne veut pas le donner, il va apprendre à le faire en voyant que les autres le font. Quant au joker, il permet d'inventer une règle et l'imagination va fonctionner. Celui qui peut proposer une loi dans le jeu peut aussi en imaginer une autre dans sa famille, une nouvelle règle... Cela a l'air insignifiant, mais c'est semer une graine de démocratie!

Quelle est la place du jeu dans la vie d'aujourd'hui et comment la lui faire retrouver s'il l'a perdue?

Il faut parfois reprendre l'histoire du jeu, pour renouer avec le jeu: il faut mettre les gens dans sa poche, toujours soigner les portes d'entrée, sortir le bon jeu au bon moment, après une prise de confiance. Entraîner le «consommateur» dans des tournants: «Ah, tu aimes *Monopoly*, j'ai encore mieux que *Monopoly*» et je vais lui proposer *Colons de Catane*. Il faut que la confiance s'installe dans un domaine qui sera fécond dans sa vie. On part du registre de la personne et de celui des jeux.

Remettre du jeu, c'est remettre du lien, respecter la loi du jeu, expérimenter des attitudes sans danger, apprendre à négocier avec les autres. *Les Colons de Catane* par exemple, induisent la négociation... qui peut aider dans la vie. C'est une expérience du vivant, où on est en relation avec les autres.

Je donne une formation à des grands-parents bénévoles,

dans le cadre «Abracadabusa», qui vont jouer dans les écoles de milieux défavorisés: ce besoin de fréquenter des petits-enfants est vital, c'est renouer avec l'enfant que l'on a en nous. Bien des gens ne savent comment renouer avec le jeu. Il faut être capable de reprendre une histoire du jeu. Les adultes ne perdent pas leur temps quand ils jouent! Ceux qui disent ne pas aimer jouer, on les met d'abord dans sa poche. Et on les amène à s'amuser, avec tendresse et douceur. J'ai été témoin de bien des réconciliations avec le jeu. C'est un art. J'exerce un métier où l'on retrouve l'essentiel. Si un animateur est touché par le jeu, il va rayonner. C'est une magie qu'on transmet.

Note-t-on une évolution dans la clientèle, ses goûts, ses préférences?

Il s'agit surtout d'une clientèle bourgeoise qui prend du temps pour choisir. Je conseille mais n'explique pas les jeux. Il faut prendre le temps de découvrir les modes d'emploi. Dans les notices, je découvre tout ce qui va se passer par ce jeu. Dans *Ostrakon*, par exemple, c'est toute une vision du monde qu'on découvre, où s'exprime la différence.

Quant aux jouets, il y en a forcément de plus sexués que d'autres. Mais offrir une poupée à un petit garçon est aussi important qu'offrir un établi à une petite fille. Pour les mères, globalement, c'est acquis. Du côté des pères... Mais les petites filles aujourd'hui veulent toujours du «rose princesse», au grand dam des mamans. Mais on n'émet pas de jugements sur tel ou tel jouet, on dénonce dès qu'on tombe dans la consommation.

Quant à l'éthique, elle fait partie de nos préoccupations. Prendre les jouets *Playmobil*, un très bon jeu, mais dont je ne voulais pas pour des raisons de fabrication. Or, j'apprends que son PDG est une femme qui fait le choix de ne pas fabriquer en Chine, et qui délocalise peu. C'est donc symbolique de toute une résistance à ce qui est bon marché. J'aimerais bien avoir *Lego*, mais le fabricant a un comportement de multinationale que nous refusons. On travaille avec beaucoup de firmes allemandes dans des marques de qualité qui ne sont pas en grandes surfaces.

Nous n'avons comme concurrents que des petites boutiques comme la nôtre, de plus en plus nombreuses. Trop pour la clientèle potentielle.

Et quelle évolution peut-on noter pour les jeux?

Dans les jeux de société, il y a une créativité folle! Cent cinquante jeux sortent chaque année. On ne sait que choisir. Il faut être capable de reprendre une histoire du jeu. Les adultes ne perdent pas leur temps quand ils jouent! Ceux qui disent ne pas aimer jouer, on les met d'abord dans sa poche. Et on les amène à s'amuser, avec tendresse et douceur. J'ai été témoin de bien des réconciliations avec le jeu. C'est un art. J'exerce un métier où l'on retrouve l'essentiel. Si un animateur est touché par le jeu, il va rayonner. C'est une magie qu'on transmet.

(Touché! J'offrirai des blocs en bois à ma petite-fille!) ■ Propos recueillis par Michèle Michiels

Notre collaborateur Cost, participe à l'exposition «Picto 1958-2008» chez Seed Factory, av. des Volontaires 19, 1160 Bruxelles - jusqu'au 31 décembre 2008 - www.seedfactory.be

Il a également illustré un superbe album chez Luc Pire/Renaissance du Livre: *Cervantès. Don Quichotte revisité par Grégoire Polet*: une nouvelle vision d'un chef-d'œuvre, 144 pp., 29€.

¹ Ndlr: on préconise néanmoins de l'enseigner dans les écoles. Pour certains, il s'agit d'un art où l'esprit est plus fort que la matière, la «compétition échiquier» consistant à créer études et problèmes sans aucune forme de combat, le but étant de les résoudre.

Jeux et jouets religieux

Dieu parle aux enfants

Tout groupe humain transmet —ou tente de transmettre— ses habitudes et ses valeurs à ses enfants¹. Ce processus que les anthropologues appellent «enculturation», passe par différents vecteurs. L'exemple —et donc l'imitation par les plus jeunes— en est un. La transmission, orale ou écrite, de récits édifiants en est un autre. Mais les jeux et jouets en sont également les vecteurs.

Dans le large éventail de valeurs que les adultes tentent de faire partager aujourd'hui dans notre pays à leurs enfants, les valeurs religieuses sont réduites à la portion congrue. Certes la société Scamatra —qui distribue aussi un jeu intitulé «La bourse des valeurs»!— propose «La Bible en question», un jeu de société présenté comme passionnant d'habileté et de stratégie, conçu avec l'abbaye de Maredsous et inchangé depuis près de vingt ans. Quant à «Catéchic», c'est un apprentissage du catéchisme approuvé par Jean-Paul II, et les petits enfants juifs peuvent s'entraîner à «Mazel-Tov» pour mieux connaître leur religion comme les petits musulmans peuvent se lancer dans les jeux vidéos leur apprenant l'islam et le Coran.

Mais en Europe —nous reviendrons plus loin sur le cas américain—, il faut bien dire que ces initiatives restent confidentielles et ces «jeux» peu courants sont à découvrir dans les catalogues de maisons d'édition religieuses ou dans le matériel didactique destiné aux cours de religion plutôt que dans les magasins de jouets, contrairement à ce qui se passait autrefois où les valeurs religieuses semblaient essentielles à transmettre aux enfants et où les jouets religieux étaient donc des plus courants.

Du XVIII^e au XX^e siècle: le jeu pour stimuler la piété et les vocations

Il semble bien que ce soit avec la Contre-Réforme et ses énergiques méthodes de ré-évangélisation que les jouets religieux soient devenus des véhicules pédagogiques de la piété.

La reconquête catholique des régions touchées par le protestantisme, puis la Restauration politique et religieuse du XIX^e siècle qui suit la Révolution française, vont promouvoir ce type de jouets.

Au XVIII^e siècle, un marchand de jouets bruxellois a, parmi ses articles les plus vendus, des panoplies de messe (encensoirs, burettes, calices, chandeliers...) et de petites églises². Des «bimbelots» de ce genre se retrouvent tant en Flandre qu'en Wallonie. Ils sont là appelés «djeu de messe», et sont fabriqués soit dans un alliage de plomb et d'étain, soit en cuivre ou en laiton³. Il était bien entendu possible aux enfants (et plus particulièrement aux garçonnets) de disposer ce matériel liturgique sur une petite table recouverte d'un napperon brodé pour improviser un autel pour y dire

la messe. Mais le jeu était poussé à l'imitation extrême si l'enfant disposait d'un autel miniature avec tabernacle, tels qu'on peut en voir au Musée de la Vie wallonne de Liège ou à Anvers⁴. Pour que le garçonnet soit un parfait desservant, il lui fallait encore une panoplie lui permettant de s'habiller en petit prêtre. Certaines chasubles étaient certainement confectionnées à la maison, mais il était aussi possible d'acheter toutes faites des garde-robés liturgiques fort soignées et complètes avec soutane, barrette, chasuble, étole et manipule. En 1925 encore, la «Maison du jouet» de Liège présentait dans son catalogue une panoplie semblable intitulée «Monsieur le Curé»⁵.

On peut facilement imaginer les petites cérémonies —attestées par de nombreux témoins jusque dans les années 1950— auxquelles ces jouets donnaient lieu, le garçonnet officiant devant ses frères, ses sœurs voire sa grand-mère, transformés en desservants et fidèles.

Évidemment, offrir de tels «jouets» n'était pas sans porter aux enfants le rêve de nombreux parents de stimuler au sein de leur famille une vocation de prêtre⁶. Ces vocations étaient par ailleurs également stimulées par les lectures édifiantes, les images pieuses, l'auto-recrutement des congrégations enseignantes⁷, par les cours de catéchisme et les catéchismes de perséverance ou encore par les fonctions d'enfants de chœur. Mais jeux et jouets avaient dans la stimulation des vocations et la transmission de la piété le rôle le plus aimable.

Tandis que les garçonnet jouaient à être prêtres, les petites filles jouaient avec des poupées religieuses qui les familiarisaient à la possibilité de faire ce choix. Des photos de fillettes des années 1920 nous les montrent au milieu de leurs poupées parmi lesquelles une religieuse. De toutes petites filles, voire des bébés, étaient déguisées avec le costume d'un ordre religieux⁸. Filles et garçons d'une même famille pouvaient par ailleurs se réunir pour jouer avec un... confessionnal miniature où les unes étaient pénitentes et les autres confesseurs ou encore autour des processions en plomb ou en papier à découper.

Des jeux de société publiés en français par les Filles de l'Église à Bruges permettaient à travers des jeux de séries ou de loto de se familiariser avec les cycles liturgiques, les parties de la messe ou les églises de Rome. Mais le divertissement de ces jeux, lourdement didactiques, ne semblait

pas garanti puisque la règle du jeu de séries —dont la devise était «atteindre les âmes par les sens»— précisait que pour le rendre plus attrayant on pouvait jouer... pour de l'argent! Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, ces jouets étaient en voie de disparition en Europe. La dernière trace que j'en avais trouvée était, à la fin du franquisme en Espagne, une poupée parlante qui, agenouillée, disait le «Notre Père» ou le «Je vous salue Marie», selon le disque qu'on introduisait dans son dos⁹.

On pouvait donc conclure à la fin du XX^e siècle que ce type de jouets avait été relégué au domaine de la didactique de l'enseignement religieux et qu'il avait disparu suite aux réformes liturgiques et à la disparition des prêtres et religieuses en tant que porteurs d'habits particuliers et d'un rôle social important et très présent dans l'univers enfantin.

C'était sans compter avec le «revival» américain.

Le retour américain des jouets religieux

Aux États-Unis, la chaîne de supermarchés Wal-Mart diffuse depuis 2007 les jouets «One 2 believe.com». Cette firme californienne a créé une ligne de jouets *Tales of Glory* que le plus important distributeur a accepté de vendre dans ses rayons de jouets. Il s'agit de poupées en plastique inspirées de la Bible. *Tales of Glory* présente des sets de figurines comme Daniel dans la fosse aux lions, le bon Jonas et la baleine, ou encore Moïse et le pharaon. Dans ce dernier cas, le manichéisme est évident: au mince, blanc et sage Moïse s'oppose un horrible pharaon gras, foncé et colérique. Entre eux surgit un buisson avec la représentation des dix plaies d'Égypte (voir ci-contre).

Une autre ligne de produits présentée par «One 2 believe» et vendue dans quatre cent vingt-cinq supermarchés Wal Mart s'intitule *Messengers of Faith*. Il s'agit là de poupées parlantes de trente centimètres de haut, qui déclament d'une voix métallique des extraits de la Bible. Ainsi Moïse déclame les commandements, et Jésus l'évangile de Jean [3;16], mais on peut aussi, au choix, acheter Noé, Esther, Marie, saint Paul ou saint Pierre¹⁰. Chaque boîte contient un livre à colorier et coûte 19,90 dollars. La troisième ligne de produits proposés par «One 2 believe» s'intitule *Spirit Warriors* et est composée de figurines d'action destinées aux garçons. Ces Goliath et Samson aux muscles surdéveloppés s'apparentent de près à des Superman. Enfin pour les plus petits, «One 2 believe» propose un ours qui chante et danse, sur piles, au son de «Jesus loves Me» (vendu 15 dollars).

Tous ces jouets sont fabriqués dans ce qu'il reste de la Chine communiste et dans chaque boîte, les parents trouvent deux pages serrées de conseils pour l'éducation religieuse de leurs enfants. Pour chaque étape de l'enfance figurent des concepts spirituels auxquels l'enfant doit être initié, puis qu'il doit maîtriser.

Ainsi, à deux ans (sic), l'enfant doit savoir que Jésus fils de Dieu l'aime. À trois-quatre ans, il doit écouter les récits bibli-

ques et savoir que la Bible ce sont les mots de Dieu qui lui parlent de Dieu et de son fils Jésus-Christ. Il doit être conscient que lorsqu'il fait quelque chose de mal, cela fâche Jésus¹¹. À neuf ans, l'enfant dont les parents suivent scrupuleusement les «Spiritual Shopping Stones» proposées par «One 2 believe», doit savoir que:

- la Bible est la vérité autorisée de Dieu pour ma vie
- le Salut est pour moi et pour n'importe qui d'autre qui met sa confiance personnellement en Jésus comme en son Seigneur et Sauveur

• la Bible dépeint un large tableau décrivant Dieu à l'œuvre avec son peuple et je fais partie de ce tableau

• je comprends maintenant pourquoi le Christ est mort pour moi. Je réalise combien il m'aime et je voudrais que mes amis le connaissent aussi¹².

Les jouets de la ligne «One 2 believe» participent à ce vaste programme d'éducation chrétienne. Ils sont actuellement diffusés, comme on l'a vu plus haut, par la chaîne de supermarchés Wal-Mart, mais aussi via les réseaux des églises et Internet. On les trouve aujourd'hui non seulement dans la «Bible belt» mais aussi en Californie et en Pennsylvanie. Les chrétiens traditionnels américains forment évidemment une clientèle potentielle importante pour ce type de jouets mais aussi pour les jeux concurrents tels que «Bibleopoly» («A biblical Game of Fun and Faith»), version religieuse du Monopoly, «Divinity» ou encore «Missionary Conquest», où l'on risque d'être lapidé par les infidèles...

L'histoire des jouets d'enfants révèle avec précision les préoccupations éducatives et les projets d'un milieu donné à un moment donné. Si ce marché du jouet religieux, en pleine expansion aux États-Unis, étonne en Europe, c'est qu'actuellement les univers mentaux des deux rives de l'Atlantique sont très différents et que les parents européens se soucient très peu (trop peu diront certains) de l'éducation religieuse de leurs enfants, qui s'apparente pour beaucoup d'entre eux à un conditionnement mental précoce qu'ils se refusent à faire subir à leurs enfants.

Anne Morelli
Professeure à l'ULB

De Fédor Dostoïevski à Constantin Cavafy

Quelques considérations sur le jeu comme thème littéraire

Dans le vaste domaine de la littérature, il y a bien des façons de considérer le jeu. Soit que l'on envisage l'écriture comme une activité ludique, soit que l'on suive le thème du jeu à travers le roman ou la poésie.

À proprement parler, en français, le mot «jeu» se rapporte aux pièces de théâtre médiéval, jouées par des acteurs durant les fêtes liturgiques: ainsi, au XII^e siècle, le célèbre *Jeu d'Adam* fut-il interprété dans les églises ou devant leur porche¹. Au sens large, la notion a prêté à toutes sortes de développements dont les plus connus ne sont autres que *l'Homo Ludens* de Johan Huizinga (1951) et *Les Jeux et les hommes* de Roland Cailliois (1958) (voir encadré), lequel ne se prive pas de critiquer son prédécesseur, coupable à ses yeux de ne pas avoir fait place aux jeux de hasard dans son essai². Huizinga a tout de même eu le précieux avantage d'élargir la discussion aux rapports que toutes sortes d'activités entretiennent avec le jeu, qu'il s'agisse de la guerre, de la poésie, de la philosophie, de la musique ou des arts plastiques.

En tant que thème philosophique offrant à qui le traite la possibilité d'explorer les arcanes du cœur humain, c'est en Dostoïevski sans nul doute que le jeu a trouvé l'un de ses commentateurs les plus subtils et l'un de ses metteurs en scène les plus accomplis. Souvenez-vous du *Joueur*, «dicté en vingt-sept jours à une sténographe» et «publié en 1866, la même année que «Crime et Châtiment»», comme nous le rappelle l'éditeur de la nouvelle traduction française d'André Markowicz³. Est-il roman de mœurs qui colle mieux que celui-là à l'actualité brûlante? S'il est vrai que la crise que nous traversons est une conséquence de la primauté excessive accordée aux actionnaires-spécialistes, toujours en quête de super-profits et peu soucieux en fin de compte de l'intérêt réel des entreprises⁴, la fiction de Dostoïevski ne peut pas ne pas éveiller en nous des résonances profondes.

Les réflexions cyniques et désabusées du narrateur, Alexis Ivanovitch, joueur invétéré, accroc à la roulette, valent toutes les dissertations savantes sur les bienfaits de la dérégulation qui fait triompher en fin de compte la loi du plus fort ou du plus rusé. Que n'a-t-on parlé ces dernières années d'«économie-casino» pour décrire le fonctionnement ô combien risqué de nos systèmes! La plupart de nos banques disposant d'une société chargée d'investir sur les marchés financiers et prête à jouer en bourse jusqu'à dix fois, voire jusqu'à cent fois, les dépôts ou actifs de la maison-mère, tout se passait comme si la terre entière avait été réduite aux dimensions de Roulettesbourg, cette ville captive des jeux de hasard où Dostoïevski situe l'intrigue de son roman.

© AFP

Jules Verne. Une œuvre où il est souvent question de jeux de hasard, depuis *Un Billet de Loterie jusqu'au Testament d'un excentrique*.

Le jeu comme fuite en avant

Question à cent balles: quelle différence entre un trader fou et les figures perverses décrites par le romancier russe? Écoutez Alexis Ivanovitch: «Pourquoi le jeu serait-il moins bon qu'un autre moyen de gagner de l'argent, par exemple le commerce? Ce qui est vrai, c'est qu'il n'y en a qu'un pour cent qui gagne. Mais moi, en quoi cela me regarde?» Le jeu, tel qu'il est raconté dans *Le Joueur*, s'apparente à une fuite en avant, comme sous l'effet d'une drogue qui procure, comme l'orgasme, une heureuse dissolution de la personnalité. Pour l'aventurier

qui s'y adonne «dans une espèce d'état second» et avec l'espoir secret d'épater la galerie, il ne fait que traduire une irrésistible pulsion de mort.

Détaillant les «figures du crime chez Dostoïevski», Vladimir Marinov, psychanalyste de la littérature⁵, voit le jeu selon l'écrivain «régi non pas par le principe de gain absolu ou le principe de constance mais par le principe des pertes absolues». Et il ajoute: «Comme pour prouver leur attraction pour le principe de nirvana qui tend vers la décharge absolue de l'énergie, parfois les joueurs de Dostoïevski ressentent une attraction irrésistible de perdre tout leur argent en misant comme des forcenés sur le zéro... Comme pour suggérer la nostalgie du jeu dérivé du plaisir auto-érotique d'atteindre ce niveau zéro d'excitabilité pulsionnelle propre seulement à l'état post-orgastique ou à l'état de cadavre...».

Le jeu au risque de se perdre: entendez «le jeu au plaisir de se perdre». Si le disciple de Freud pointe ici une jouissance perverse, la jouissance de celui qui tourne la loi du père, comment ne pas lui donner raison au vu des derniers avatars mentaux de nos sociétés désormais composées d'«hommes sans gravité» et de «sujets flexibles» dont il pourrait devenir un jour parfaitement légitime de se débarrasser après usage⁶? Et si la créature de Dostoïevski nous parle tant, n'est-ce pas que nous ressentons en elle comme une préfiguration de notre humanité insatiable, en mal d'excitations, avide de «sensations nouvelles, plus fortes, toujours plus fortes, jusqu'à l'épuisement final»?

Verne et Cavafy: un agent de change et un courtier...

Le philosophe du quotidien, enclin à chercher dans les livres du passé de quoi étayer ses considérations sur le monde actuel, regrettera peut-être que le romancier russe n'ait pas exercé la profession de courtier: quel tableau ne nous aurait-il pas laissé des agitations boursières! Il n'est pas si évident que cela de dénicher un exemple de fin lettré qui, ayant été à quelque moment de sa vie un authentique spéculateur, retira de son agiotage une expérience utile à l'écriture de son œuvre. Pour ma part, je n'ai que deux noms à citer: celui de Jules Verne et celui de Constantin Cavafy, «le vieil homme d'Alexandrie», selon le mot de Durrel.

On n'apprendra rien à personne en disant que le premier, qui fut agent de change, a placé le jeu au cœur de son projet romanesque. Outre *Le Tour du monde en 80 jours*, fondé sur la tenue d'un pari —pari dont l'auteur sera lui-même coté en bourse⁷—, on pourrait aligner toutes sortes de titres où il est question de jeux de hasard, depuis *Un Billet de Loterie jusqu'au Testament d'un excentrique*. Les péripéties de ce dernier roman dépendent de l'évolution d'un Jeu de l'Oie qui doit départager les six héritiers tirés au sort d'un milliardaire un peu farceur.

Métaphoriquement, on ne saurait trouver fiction plus actuelle. Le défunt testateur répond au très curieux nom de William J. Hyperbone et c'est, à tout point de vue, un hyper-Américain, un Yankee jusqu'à l'os (*bone* en anglais): «À vingt-cinq ans, jouissant déjà d'une certaine fortune, écrit de lui Jules Verne, il avait su la décupler, la centupler, la millupler (*sic!*) dans d'heureuses spéculations, à l'abri de tous mauvais aléas.» Et c'est ce *self-made man* qui a eu la singulière idée

de forcer ses légataires à jouer, en 1897, sur les cinquante États de l'Union comme s'il s'agissait des cases d'un Jeu de l'Oie. À noter que pour obtenir les soixante-trois cases réglementaires, il a fallu répéter quatorze fois l'un des États, lequel n'est autre que l'Illinois, «un État à la fois continental et insulaire, actuellement au premier rang de la grande République fédérale», spécifie le romancier qui, eût-il vécu en 2008, aurait sans doute pris beaucoup de plaisir à suivre les élections américaines, mettant aux prises un sénateur de l'Arizona et son homologue... de l'Illinois!

Entre 1895 et 1900-1902, Constantin Cavafy, employé au Service de l'Irrigation, fréquenta la bourse d'Alexandrie en tant que courtier. Selon l'un de ses biographes, le romancier Stratis Tsirkas⁸, sa vision du monde ne pouvait que s'en ressentir: «Quand on est cotonnier ou courtier à la Bourse, [...] on participe activement aux événements avec tous les battements de son cœur, tout son système nerveux. Car tout, l'enfer ou le paradis, peut dépendre d'une balle de révolver dont on ignore quand elle sera tirée, dans quel théâtre, sur quel président Lincoln. Des années durant, Cavafy a vécu cette atmosphère fiévreuse, avec les brusques moments de bonheur inespérés, l'attente énervante, le marasme, les crises de panique, les désillusions, les catastrophes foudroyantes. Son art, sa poésie n'ont-ils jamais tiré de ces expériences une source d'enrichissement?».

La réponse est négative, à l'évidence. Tous ces magnifiques poèmes sur la vanité des hommes impatients et de leurs misérables efforts auraient-ils pu naître sous une autre plume que celle de Cavafy, moins préparée à enregistrer la foncière duplicité des dieux lointains qui nous gouvernent? ■

Michel Grodent

⁵ Vladimir Marinov, *Les Figures du crime chez Dostoïevski*, P.U.F., Voix nouvelles en psychanalyse, 1990, p. 195.

⁶ Sur tout ceci, v. Charles Melman, *L'Homme sans gravité*. Joué à tout prix, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, Folio-essais, 2005. L'auteur fait état d'une «perversion généralisée».

⁷ «Phileas Fogg», précise Jules Verne au chapitre V de son livre, fut inscrit comme un cheval de course, à une sorte de studbook. On en fit aussi une valeur de bourse qui fut immédiatement cotée sur la place de Londres. On demandait, on offrait du «Phileas Fogg» ferme ou à prime, et il se fit des affaires énormes.»

⁸ Auteur de la trilogie *Cités à la dérive*, traduite en français (Éditions du Seuil)

Relire Roger Cailliois, «l'homme qui aimait les pierres»

Toute analyse du jeu, nous l'avons dit, se doit de prendre pour point de départ l'essai de Huizinga et surtout celui de Cailliois (*Les jeux et les hommes*), explorateur des multiples facettes de l'activité ludique, qu'elle revête l'aspect du jeu d'échecs, de la roulette, du carnaval ou de l'alpinisme. En fait, c'est un maximum de Cailliois, admirable styliste s'il en fut, qu'il faudrait relire, l'occasion nous en étant offerte par la republication d'un choix judicieux de ses écrits, sous la direction de Dominique Rabourdin, qui a constitué sept ensembles significatifs, précédés d'un portrait finement tracé par Marguerite Yourcenar («L'homme qui aimait les pierres»)¹. Le tout est d'une richesse confondante. Qu'il se penchât sur le pouvoir charismatique d'Adolf Hitler ou étudiât la logique de l'imagination, telle qu'elle se concrétise dans le mythe de la pieuvre, Cailliois faisait preuve d'une curiosité phénoménale. Cet encyclopédiste élevé à la campagne, dans le contact avec la nature, était un aventurier en quête d'analogies. ■

M.G.

¹ Roger Cailliois, *Œuvres*, édition établie et présentée par Dominique Rabourdin, Gallimard, Coll. Quarto, 1204 p., 32 euros.

L'électronique qui recrée de l'humain

Être accro aux jeux vidéo n'a pas bonne presse. Et pourtant, ceux-ci développeraient adresse et intelligence. À consommer avec modération cependant.

Non, les accros du jeu vidéo ne se sont pas rués depuis quelques semaines vers de nouveaux logiciels qui «font vivre plus vrai que vrai» la vie trépidante et pleine de rebondissements d'un boursicoteur. À vrai dire, ces jeux sur «portefeuille virtuel» où les sommes engagées ne sont que fictives, existaient bien avant l'avènement de l'électronique moderne. Élaborés pour familiariser un plus grand public avec la bourse, ils ont d'ailleurs aidé à la «démocratisation» de cet outil, mais souvent sans familiariser ces débutants avec des périls sans commune mesure avec leurs vraies ressources.

L'évolution récente des jeux électroniques, qui marquaient un peu le pas après avoir exploré quasi tous les réertoires des thèmes populaires, montre un développement important des jeux en réseau, créant par-delà le fil électrique de nouveaux réseaux humains, créant le trouble dans l'interprétation: ses adeptes s'enfoncent-ils davantage dans la nuit noire de la solitude avec leur écran ou trouvent-ils au contraire des alter ego de qualité qu'ils n'auraient pas pu trouver sans ce nouveau lien? Ces jeux sont la version moderne des jeux de table et des jeux de rôle davantage éprouvés, mais qui permettent, grâce à l'imagerie numérique, une mise en condition bien plus réaliste. Alors qu'il y a trente ans, un joueur choisissait le pion vert ou rouge, aujourd'hui, il peut se construire un avatar totalement personnalisé, qui empruntera non seulement des éléments préfabriqués à une collection de plus en plus étendue de caractéristiques, mais qui pourra également être accommodé d'éléments uniques, fabriqués si l'on peut dire «à la main» par le joueur. Ce qui rend ensuite le déplacement dans des mondes imaginaires davantage prégnant. Car, grâce au développement de la puissance informatique et de communication, le joueur d'aujourd'hui joue en communauté sur un écran plat géant, avec un son enveloppant, et une émergence de davantage de sensations que la seule vue et l'ouïe.

Elles sont loin les manettes qui tremblent un peu quand votre personnage ressent un choc sur l'écran! Aujourd'hui, de plus en plus de jeux s'effectuent avec des outils dont la manipulation est intégrée en temps réel. Une planche de surf, un volant de conduite, mais aussi une manette qui se transforme instantanément en raquette de tennis ou club de golf. Les dernières innovations permettent même de donner un cours d'aérobic interactif, la plaque sensible posée au sol et sur laquelle vous faites les exercices personnalisés ressentant assez de nuances pour vous indiquer si vous avez effectué le bon geste à la bonne fréquence et vous corriger le cas échéant. On serait aussi étonné de voir le succès de cours de... cuisine sur une console portable. On trouverait bien davantage dans un livre, direz-vous avec bon sens... avant de vous rendre compte que même la cuisson d'un œuf peut être

insurmontable pour une génération post-ado. Suivre pas à pas les gestes et le commentaire, pouvoir s'arrêter pour demander des conseils complémentaires, est, pour ces utilisateurs, autrement plus efficace qu'un livre.

Rajeunir le cerveau?

Mais le jeu électronique peut-il rendre adroit ou intelligent? C'est en tout cas le credo d'un chirurgien américain qui, après avoir mis en évidence que la chirurgie moderne par endoscopie (via des instruments de petite taille introduits dans le corps plutôt que par la traditionnelle ouverture) était mieux pratiquée par des chirurgiens qui avaient une pratique régulière du jeu vidéo que par les autres. De même, certains fabricants entendent faire croire que les jeux d'esprit que l'on peut trouver sur certaines consoles peuvent évaluer «l'âge de son cerveau» et qu'en pratiquant, on peut rajeunir celui-ci. C'est évidemment un sophisme: d'abord, ces jeux d'esprit, de lettres et de chiffres, ne sont qu'une partie de l'activité cérébrale. Ensuite, un entraînement intensif, s'il apporte de meilleurs scores, n'améliore pas en soi l'état biologique de la personne. Il est par contre avéré que cette pratique, comme d'autres moins automatisées, contribue effectivement à retarder les effets du vieillissement sur la mémoire et d'autres fonctions cérébrales.

Tout cela est-il grave, docteur? Pas nécessairement. Selon certains sociologues, les communautés recréées par la magie électronique peuvent avoir un rôle tout à fait comparable aux communautés réelles et permettre ces échanges qui font de l'homme un animal social. Les jeux les plus modernes permettent de dialoguer par la voix et l'écrit en permanence avec un large groupe de joueurs qui peuvent associer les «amis de la vie» avec ceux qu'on se fait au bout du monde. Comme toute activité de loisir, elle peut cependant, si elle n'est pas balisée par le bon sens et une certaine contrainte sociale, déboucher sur des excès. Qui ne sont pas mineurs: selon les chiffres du Crioc, deux jeunes sur trois disposent d'une console de jeux. Et ils jouent massivement! Dans la pratique des jeux vidéo sur Internet, console ou ordinateur, les garçons déclarent jouer en moyenne dix fois par semaine, pour quatre fois seulement du côté des filles. Le pic se situe vers l'âge de douze ans avec une fréquence de dix-sept fois par semaine! Celle-ci varie d'ailleurs très peu en fonction du type de scolarité, de l'appartenance géographique, linguistique ou socioéconomique. Garder le jeu au milieu de la famille est donc un objectif qu'il vaut mieux avoir à l'esprit au jour le jour.

Georges Stark

Musique en jeux

Jeux de Claude Debussy, *Jeux d'eau* de Maurice Ravel, *Les jeux d'eau à la villa d'Este* de Franz Liszt, *Jeux d'enfant* de Georges Bizet, *Jeu de cartes* d'Igor Stravinsky,... le répertoire musical regorge de représentations de scènes évoquant le jeu et le hasard, l'amusement et le monde de l'enfance, quand il ne convoque pas l'univers des jouets dans *La symphonie éponyme* de Joseph Haydn ou dans le monde enchanté de *Casse-Noisette* de Piotr Ilyitch Tchaïkovsky.

Jeux de nymphes d'un Joseph Jongen ou *Jeux de vagues*, deuxième des trois esquisses symphoniques qui composent *La mer* de Claude Debussy, conçoivent le jeu comme répondant à une préoccupation esthétique, les évolutions gracieuses et libres de créatures mythiques ou l'agitation désordonnée de l'élément aquatique qui, nous dit Jankélévitch, ne va pas d'un point à un autre, mais se réduit à un vain déplacement sans finalité: le ludique se mue alors en tragique, le caractère *scherzando* de l'onde joueuse et des lames capricieuses prouvant, à l'opposé de la frivolité, la fortuité et le non-sens du monde.

Les titres d'autres œuvres musicales encore envisagent le mot *jeu* comme mode de composition, par exemple dans *Ludus tonalis* de Paul Hindemith. Cette acceptation fonde la manière de composer de maints compositeurs de la modernité, de John Cage qui faisait des tirages de Yi-King à tous ceux qui se sont orientés vers l'œuvre ouverte ou mobile, Pierre Boulez, Henri Pousseur, André Boucourechliev... Mais l'ensemble de règles que se sont toujours donné les compositeurs pour créer un monde imaginaire est bien du ressort du jeu, installé au cœur même de la création. Le *ludus* peut être sérieux, témoin la forme du *Prélude* qui est une entrée improvisée pour la pièce sérieuse qui suit.

Si le jeu peut être affaire de hasard en musique, il n'a pas fallu attendre l'époque contemporaine pour que la dimension de l'aléatoire attire les compositeurs. Avec un esprit facétieux, bien différent en cela des compositeurs de la modernité, Mozart avait inventé un *Musikalisch Würfelspiel* ou *Jeu de dés musical*, sous-titré *Pour composer autant de valse, menuets ou ländler que l'on veut sans être musicien ou comprendre quelque chose à la composition*. Le jeu nécessite deux dés, une table numérique à deux entrées de 16 cases sur 11, une table-partition sur laquelle figurent des mesures de musique composées par Mozart et numérotées de 1 à 176 et du papier à musique. Une valse ou menuet comprend deux groupes de 8 mesures et le tirage des dés va donner un chiffre de 2 à 12; la table numérique indique pour chacune des 16 mesures de la pièce quelle partition numérotée va pouvoir être choisie selon le tirage, 11 premières mesures, 11 deuxièmes... Ce jeu quasi oublié est encore réédité sous forme de partition mais, à ceux que la notation musicale et l'exécution d'une partition effraient, plusieurs sites internet proposent une réalisation MIDI de la table de musique et une programmation du jeu¹. Sachez que, munis de ce matériel si simple, vous pourrez composer 11¹⁶ menuets authentiques de Mozart différents (45 949 729 863 572 161 menuets)!

Dessin extrait de l'album de Wilhem Busch.

*Pour la nouvelle année,
vous salut ici
Un virtuose au clavier,
Il vous conduit avec plaisir
et bonne grâce
À travers toutes
les merveilles de son art.*

Wilhelm Busch, *Le virtuose*

¹ Voir <http://sunsite.univie.ac.at/Mozart/dice> ou la partition éditée chez Schott.

² Dieter Hildebrandt, *Le roman du piano*, Actes Sud; Yehudi Menuhin, *L'art de jouer du violon*, Buchet-Chastel; Bruno Monsaingeon, *L'art du violon*, DVD, Warner Vision; *L'art du piano*, DVD, NVC Arts.

³ Au moment de l'ouverture des expositions Cobra, pointons l'abécédaire des *Indications de jeu* de Satie proposé par les éditions La Pierre d'Alun au pinceau d'Alechinsky.

Thérèse Malengreau
Pianiste-concertiste, collaboratrice scientifique à l'ULB.

Un entretien avec Pierre Jonckheer

Vers un «New Green Deal»

Depuis dix-huit ans, Pierre Jonckheer arpente les travées parlementaires. Deux fois sénateur, deux fois eurodéputé, l'Écolo belge ne se représentera toutefois pas lors des prochaines élections européennes. L'envie, explique-t-il, de prendre un peu de distance, tout en restant actif autrement dans le combat écologiste. Il continuera à présider la Fondation européenne des Verts.

La crise économique et financière offre une opportunité fascinante.

Celle de réformer l'économie mondiale en donnant plus de place à l'écologie, estime le Vert.

Pierre Jonckheer

C'est davantage en vieux sage qu'en homme politique que nous lui avons demandé de se prêter à cette interview. Un entretien dans lequel il trace les contours d'un «New Green Deal», ce grand accord planétaire qui articulerait économie, social et écologie selon un mode équilibré. Un défi rendu possible par la récession annoncée.

Du Larzac à la participation au gouvernement d'un grand pays comme l'Allemagne, les Verts ont fait un bout de chemin à l'échelon européen. À quelle étape de leur évolution en sont-ils aujourd'hui?

| **Pierre Jonckheer:** L'environnement international a énormément évolué. La préoccupation écologique est maintenant présente un peu partout, même si elle doit encore être concrétisée. Les quelques voix isolées qui cherchaient à se faire entendre il y a 30 ou 40 ans sont devenues le sens commun dans les médias, les milieux politiques et même économiques. C'est par rapport à cela que les écologistes «politiques», ceux qui sont inscrits dans les partis et font de la politique à travers l'écologie, s'ajustent. Par ailleurs, expériences gouvernementales et présences prolongées dans les parlements font que, dans un certain nombre de pays, ils sont devenus une force politique installée. Ils trouvent leur raison d'être en fonction des circonstances nationales.

Cette implantation n'a-t-elle pas conduit paradoxalement à diluer les idées des Verts?

Deux observations. D'une part, même lorsque nous sommes au gouvernement, nous restons la force politique la plus pressante, la plus ambitieuse, la plus impatiente, celle qui veut que les politiques budgétaires des États et les politiques économiques des entreprises soient orientées vers des éco-technologies, des investissements qui soient soutenables, etc. En France,

La récession annoncée est-elle un moment particulier pour les Verts? N'y a-t-il pas un risque que les préoccupations environnementales fassent à nouveau les frais des tentatives de relance de l'économie?

La récession remet les pendules à l'heure pour toutes les forces politiques, pas seulement écologiques. Dans la mesure où nous sommes confrontés à un ralentissement de l'activité économique, un «green deal»

volontariste pour soutenir la demande intérieure. Ce «néo-keynésianisme» vert, qui consiste à dire que la transition écologique passe par la transformation de nos modes de production et de consommation, incite à des investissements massifs. La crise est donc une opportunité, et ce discours trouve une large résonance dans de nombreux secteurs.

La seconde lecture touche davantage à des questions de valeurs et d'éthique: cette crise remet en évidence les inégalités énormes qui existent au niveau planétaire. Elle nous renvoie au «consommer moins pour vivre mieux». La maxime reste d'actualité car notre mode de vie et de consommation est insoutenable au niveau de la planète. Nous voulons aussi y réfléchir, tout en évitant de dissocier le social et l'économique de l'écologique.

L'arrivée de Barack Obama à la Maison Blanche est-elle le gage que les États-Unis s'investiront davantage dans la protection de la planète?

Pour l'heure, l'essentiel est que l'UE confirme son engagement des 3X20¹. Le débat actuel se place donc entre les pays membres de l'UE, notamment en ce qui concerne la répartition de la charge qui devra être supportée par chacun pour arriver à cet objectif. Il faut un accord qui soit suffisamment solidaire et équitable entre eux. Des ressources seront dégagées via les systèmes d'échange des permis d'émissions. L'idée est d'en consacrer une partie pour aider des pays —comme la Pologne— qui ont objectivement des coûts de transition plus élevés. Autre solution, mais que les Verts n'aiment guère, car d'une efficacité très relative: l'achat de permis d'émissions à l'extérieur de l'UE dans des pays dits émergents.

L'autre étape se déroule en effet au niveau international. Il faut espérer que l'administration Obama va avoir un rôle plus actif au plan environnemental, à la fois à l'intérieur des États-Unis et dans les négociations internationales. Et que l'on puisse avoir une conférence à Copenhague en 2009 où la Chine, l'Inde et les autres grands pays pollueurs acceptent de rentrer dans le jeu (NDLR: Copenhague est appelée à remplacer Kyoto comme symbole de la lutte contre le réchauffement climatique).

À condition que les États-Unis ne se replient pas sur une économie protectionniste, qui n'aurait pas grand-chose à faire des enjeux environnementaux de la planète...

C'est pour cela que la négociation qui s'ouvre sur le système financier international est importante. Si elle aboutissait à une meilleure et nécessaire représentativité des pays hors monde occidental dans toutes les enceintes

nancier, les gens sentent très bien que cela ne peut plus continuer. La crise est une opportunité dès lors qu'elle est prise au sérieux. Même si l'on sait qu'il existera toujours une faction qui sera du côté du «business as usual». Je ne veux pas être d'un optimisme bâti, mais je pense que les choses sont en train de bouger. L'UE, grâce à son mandat transversal et à ses compétences, reste le lieu privilégié pour de telles négociations côté européen. Il faut que le citoyen comprenne qu'elle est un espace à investir. Un nombre énorme de décisions y sont prises.

Cette crise remet en évidence les inégalités énormes qui existent au niveau planétaire. Elle nous renvoie au «consommer moins pour vivre mieux».

Pour les Verts, l'option nucléaire est-elle toujours à rejeter, malgré les nouvelles recherches en cours? On vous oppose souvent de négliger l'indépendance énergétique de l'Occident...

L'option nucléaire ne nous convainc toujours pas. Veuillez les difficultés avec lesquelles les Finlandais essaient de construire leur nouvelle centrale — dont le prix de la construction a triplé par rapport aux devis initiaux. Si l'on est sérieux sur l'efficacité énergétique, sur l'énergie renouvelable et avec un prix du pétrole qui corresponde vraiment à sa disparition progressive, l'avenir n'est pas le nucléaire. Le futur consiste à investir dans l'énergie renouvelable —dont le solaire, la biomasse, etc. En ce qui concerne la transition, personne n'a dit à la Belgique ou à la France qu'il faut supprimer du jour au lendemain le nucléaire. Mais les Verts ont démontré avec l'aide d'experts que cette transition est toutefois possible. Plus on attend —et la Belgique est très en retard en matière de développement des énergies renouvelables— plus ce sera difficile et coûteux. Quant à l'indépendance énergétique, elle est très relative, puisqu'une centrale nécessite de l'uranium pour fonctionner. Et, en Belgique, nous n'en avons pas. Il faut tenir compte également du risque Tchernobyl et de la nécessité de toute façon d'être dans un marché intégré de l'énergie. ■

Propos recueillis par Pascal Martin

États-Unis: l'ère du «réalisme éthique»

Et maintenant, l'espoir de l'audace

La victoire de Barack Obama est à la fois un aboutissement et un commencement. Un aboutissement, car le futur président est l'héritier de longues décennies de combats pour l'égalité raciale. Un commencement, car il devra immédiatement innover, «penser large»¹, pour affronter l'une des crises les plus graves depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mis au défi de sortir d'Irak et de vaincre en Afghanistan, contraint de répondre à l'effondrement de Wall Street et de conjurer la dépression, Barack Obama devra également s'attaquer aux failles structurelles du modèle américain: le règne d'un individualisme exacerbé qui se traduit par le gaspillage énergétique et l'explosion

L'enjeu est historique, car il pourrait inaugurer un nouveau cycle politique, après trente années de domination conservatrice sur le terrain des idées et de règne ultralibéral sur le plan économique.

des inégalités sociales; l'influence délétère de groupes religieux, minoritaires mais extrêmement bien organisés, qui prêchent la déraison et l'intolérance; le poids excessif du «complexe militaro-industriel», un phénomène déjà dénoncé à la fin des années 1950 par le président Eisenhower et qui, trop souvent, a conduit les États-Unis à privilégier le recours à la force au détriment de la diplomatie.

Alors qu'il avait mené sa campagne des élections primaires sous le surnom du progressisme, le candidat démocrate s'est placé au centre de la scène politique lors de son duel avec John McCain. En combinant habilement la promesse de changement et l'appel à la prudence, il a attiré les électeurs en colère contre l'administration Bush et s'est gagné les faveurs de l'Establishment modéré. La gauche a voulu voir en lui un candidat «transformationnel»²; l'élite traditionnelle l'a choisi comme le garant d'un retour à une politique raisonnable.

¹ Center for American Progress/The Enough Project, *The Price of Prevention*, Washington, November 2008.

² Sarah Sewall, *A strategy of Conservation: American Power and the International System*, Harvard Kennedy School, May 2008.

Un «New New Deal»

L'entrée à la Maison Blanche le 21 janvier prochain ne permettra cependant aucune esquive. Après avoir célébré dans son livre «l'audace de l'espoir», Barack Obama va devoir répondre à «l'espoir de l'audace». Pour la gauche qui s'est gardée cette fois-ci d'appuyer un candidat alternatif comme Ralph Nader, de peur de livrer la Maison Blanche aux Républicains, il ne s'agit pas seulement de remplacer une équipe Bush discréditée, mais bien de «refonder la république», en adoptant une philosophie économique et politique radicalement différente. Pour ces partisans d'une réelle alternance, il n'y a pas de place pour un Clinton bis, mais bien pour un Franklin Roosevelt bis, un «New New Deal», comme l'écrivit le prix Nobel de l'économie 2008 et chroniqueur économique du *New York Times*, Paul Krugman.

Comment transformer cette victoire en un changement plus profond que celui qu'envisagent les représentants de l'Establishment présents au sein de l'équipe de transition? C'est l'objectif que se sont donné les groupes progressistes qui ont pris part à la campagne démocrate. Les sites de gauche, comme *Campaign for America's Future* ou Tom Paine, multiplient les «conseils au président-élu». Les conseils et les mises en garde: «Éviter de critiquer Obama, c'est lui rendre un très mauvais service», prévenait le 13 novembre Tom Engelhardt sur le site Alternet.

En d'autres termes, alors que les porte-parole de l'Establishment soulignent les contraintes imposées par la crise et estiment qu'il n'est pas possible de diriger plus à gauche un pays qualifié par Jon Meacham, le rédacteur en chef de *Newsweek*, de «fondamentalement de centre droite», les intellectuels progressistes soutiennent que les recettes centristes seront inefficaces dans un contexte aussi dramatique de chaos financier, de perte massive d'emplois et d'insécurité sociale généralisée.

Pour la gauche démocrate, la crise économique a discrédité les fondamentalistes de l'économie de marché, ouvrant un espace politique inédit. L'enjeu est historique, car il pourrait inaugurer un nouveau cycle politique, après trente années de domination conservatrice sur le terrain des idées et de règne ultralibéral sur le plan économique. «Si l'on réussit pas à tenir ses promesses, note Jonathan Alter dans *Newsweek*, Obama ramènera le pays au centre droit. Mais s'il met en œuvre quelques grands projets au cours de sa première année, il aura une assez bonne chance de faire bouger le pays. À gauche donc!».

«Barack Obama devrait tirer les leçons de l'ère Roosevelt», renchérit Paul Krugman. En vérité, le succès du New Deal ne s'est pas manifesté à court terme, mais bien à long terme. Et cette limite du succès à court terme s'explique par la prudence excessive de ses politiques économiques. Mon conseil à Obama: il vaut mieux pécher par excès que par prudence. Ses chances de réussir dépendront de l'audace de ses premières mesures économiques».

La tentation réaliste

Sur le plan international, Barack Obama va se retrouver face à des dilemmes qui testeront ses promesses de changement et mettront à rude épreuve ses partisans. Très vite, la Realpolitik va reprendre ses droits et le risque est réel de voir une administration Obama encadrée par des diplomates chevronnés, plus raisonnables et prévisibles que les néoconservateurs, mais trop «clintoniens» et conventionnels pour amorcer les politiques ambitieuses que l'urgence internationale requiert, que ce soit dans le domaine du réchauffement climatique, de la gouvernance économique mondiale ou de la lutte contre le terrorisme.

La crise actuelle exige énormément de sang-froid et celui-ci demande à la fois de la prudence et de l'audace. Pour Obama, l'ampleur des défis à re-

lever impose de mener une politique qui dépasse les fractures partisanes. Toutefois, si cette recherche de l'union sacrée s'explique par la gravité de la crise, elle risque de mener à une politique trop classique, voire timorée, alors que les paradigmes et les paramètres du monde sont chambardés.

Au cours de ces derniers mois, des centres d'études proches de Barack Obama ont formulé de nouvelles approches de la politique internationale. Le *Center for American Progress*, dirigé par John Podesta, homme-clé de la transition, vient de publier un rapport sur la «sécurité durable» qui insiste sur la nécessité de mener une politique étrangère fondée sur une approche globale et à long terme des risques —de la crise alimentaire à la criminalisation de l'économie— qui menacent la sécurité des États-Unis³.

Membre influente de l'équipe de conseillers de Barack Obama, Sarah Sewall, actuelle directrice du *Carr Center for Human Rights* à l'Université de Harvard, préconise elle aussi d'adapter les règles et les processus du système international. «Changer pour préserver», ainsi pourrait se résumer cette philosophie de la politique extérieure. Tout en réaffirmant l'autonomie des États-Unis dans la définition de leurs intérêts et de leurs modes d'action extérieure, Sarah Sewall veut clore le chapitre ultra-unialérialiste de l'administration Bush: la prochaine administration, écrit-elle, «doit chercher à développer une compréhension commune des menaces et des attentes collectives. Elle doit viser à renforcer un système de gouvernance globale à même de traiter efficacement les menaces transnationales et internationales du XXI^e siècle»⁴.

Même si la sortie d'Irak est semée de mille embûches et que le projet de renforcement des efforts militaires en Afghanistan (et au Pakistan) suscite de nombreuses craintes (extension du conflit, enlisement des troupes internationales dans le guêpier taliban), la future administration Obama dispose d'une «fenêtre d'opportunité» dans le domaine international. Le bilan catastrophique de George Bush lui offre, en effet, des possibilités de «restauration» qui pourraient permettre à la nouvelle équipe de marquer clairement sa différence sans prendre de risques au niveau financier ou sécuritaire.

C'est sur cette symbolique du «changement d'époque» que tablent les grandes organisations de défense des droits de l'Homme, comme Human Rights Watch ou Amnesty International USA. Leur conseil à Obama est clair: fermer Guantanamo «now», abroger les décrets qui autorisent le programme d'in-

AP

Un portrait éphémère de Barack Obama sculpté dans le sable par l'artiste Jorge Rodriguez-Gerada à Barcelone.

terrogatoires et de détentions secrètes mené par la CIA, respecter la Constitution des États-Unis et les conventions internationales.

L'impact de ces mesures serait immédiat. Elles contrediraient, du moins temporairement, tous ceux qui annoncent la trahison inévitable des espoirs que le candidat avait suscités lors de la campagne. Elles permettraient surtout aux États-Unis de regagner cette «puissance douce» sans laquelle ils ne peuvent convaincre le reste du monde, ni prétendre préserver leur statut d'hyperpuissance.

Après les années Bush, marquées à la fois par l'idéologie exaltée et par le cynisme glaçant, l'Amérique entrerait ainsi dans l'ère du «réalisme éthique», le nouveau mot-clé du tout-Washington, au croisement des aspirations au changement et du retour à la raison. ■

Jean-Paul Marthoz

³ Center for American Progress/The Enough Project, *The Price of Prevention*, Washington, November 2008.

⁴ Sarah Sewall, *A strategy of Conservation: American Power and the International System*, Harvard Kennedy School, May 2008.

Jean-Paul Marthoz est l'auteur du livre *La liberté sinon rien. Mes Amériques de Bastogne à Bagdad*, Éditions GRIP/Enjeux internationaux et locaux, 2008, 411 pages. Également l'auteur du tout récent *Journalisme international*, Éditions De Boeck, coll. Info&Com, 2008, 280 pages.

Goma: derrière le désastre humanitaire...

Une population déplacée, dans le dénuement et la peur, paie cher l'offensive de Nkunda, qui ébranle le pouvoir en place à Kinshasa.

Au pied des volcans qui crachent des nuages gris, ceinte de coulées de lave noire, envahie par un commerce anarchique, Goma, malgré sa richesse potentielle, le caractère industriel des habitants et les rives étincelantes du lac, n'a jamais été une ville joyeuse. Aujourd'hui, chassées par la guerre, des milliers de familles cherchent un toit, de la nourriture tandis que les abords de la ville se sont transformés en immenses camps de déplacés vers où convergent sans arrêt de nouveaux arrivants. En quelques semaines, plus d'un million et demi de civils ont été contraints de fuir les combats, d'abandonner leurs champs au moment des semaines, de chercher une bâche pour se mettre à l'abri de la pluie battante, de quémander un peu de nourriture, quelques gouttes d'eau potable. Si elles s'aventurent trop loin, pour aller chercher du bois de chauffage ou de quoi nourrir leurs enfants, les femmes risquent d'être violées, les jeunes garçons peuvent être emmenés de force, recrutés comme enfants soldats. Les organisations humanitaires sont dépassées, non seulement par le nombre de personnes à secourir, mais surtout parce que les routes sont incertaines (les secours doivent venir via l'Ouganda), l'aéroport n'accueille pas les gros porteurs et... les réfugiés se déplacent sans cesse, fuyant les combats et se réfugiant en forêt, dans des zones inaccessibles.

Alors qu'en 2006, les populations du Nord et du Sud Kivu, en votant massivement pour Joseph Kabila, avaient avant tout choisi le retour de la paix, elles se demandent aujourd'hui si la troisième guerre du Congo n'a pas commencé, avec Laurent Nkunda comme instrument d'un vaste plan de déstabilisation, sinon de balkanisation du pays.

Laurent Nkunda, originaire du Nord Kivu, a comme beaucoup de jeunes Tutsis congolais, appris le métier des

armes depuis 1990 dans les rangs du Front patriotique rwandais. Lors des deux guerres du Congo, on le retrouve dans les rangs des rebelles soutenus par le Rwanda et après la fin des hostilités, il refuse de se rallier à Kinshasa. Son argument? Rester au Kivu, assurer la protection des Tutsis congolais qu'il assure être menacés, lutter contre les Interahamwe, les miliciens hutus auteurs du génocide au Rwanda qui, grossis par des nouveaux venus, représentent toujours quelque 6 000 hommes prêts à se battre contre Kigali.

Sur le terrain cependant, la réalité apparaît plus complexe: longtemps considéré comme une sorte de «Robin des Bois» vivant dans son fief du Masisi (une région de collines et de pâturages splendides), Nkunda a toujours joué du soutien des hommes d'affaires (tutsis) de Goma, il a gardé des appuis au Rwanda, au sein de l'armée entre autres et a protégé des activités économiques très lucratives, de grands élevages (appartenant aux élites locales et à des officiers rwandais), mais aussi l'exploitation de mines (cassitérite dont on tire l'étain, colombo tantale, utilisé dans les portables).

</

Et la science dans tout ça?

À propos de la notion de culture

Il a été donné récemment, ici même par Guy Haarscher*, une définition de la culture qui m'a semblé fort restrictive: «...la connaissance désintéressée de la littérature, l'histoire, l'art, la philosophie...». Ainsi, il n'y a guère de place dans son esprit pour la part de la culture basée sur les connaissances scientifiques.

Bien sûr, il ne fait que suivre un mode de penser dominant qui reflète sans doute la peur «un peu respectueuse» qu'inspirent aux tenants des sciences dites humaines, les sciences dites exactes et sans doute «inhumaines» à leurs yeux. Celles qui, de nos jours, sont à la base de toutes les technologies dont ils jouissent avec un appétit illimité. Tant qu'à être désintéressées, il est évident que les «sciences humaines» n'ont rien d'humain et le marché de l'art leur est étranger!

Nos moralistes contemporains, qu'ils soient laïques ou religieux, ont inventé à l'usage de l'investigation scientifique un frein, un bâillon dénommé «principe de précaution». Le chercheur paraît dès lors, à leurs yeux timorés, un dangereux apprenti sorcier dont il faut modérer l'imagination délirante. Expérimentateur ou théoricien, il menace en permanence la stabilité morale et sociale puisqu'il modifie de manière continue l'état des choses et des connaissances. Il nous constraint à transformer nos points de vue et à rectifier nos jugements les plus catégoriques. Voilà qui est difficilement supportable!

La science, juste bonne à produire du profit?

Il est, certes, plus facile de limiter les recherches sur l'atome ou les cellules souches par interdictions, anathèmes, limitations de budgets et mesures législatives que d'empêcher les armées de se servir du premier et les grands trusts pharmaceutiques et de la biochi-

mie d'user des secondes à des fins parfaitement vénales. Tant que les «sorciers», leurs alambics et leurs grimoires restent enfermés dans leurs antres profonds, on les tolèrera pour l'espérance de profits escomptés. À la rigueur, on les illustrera en les défigurant. Harry Potter, magicien, n'est-il pas le symbole triomphant de l'antiscience donné en exemple à la jeunesse? Madame Soleil, conseillère des présidents, est-elle le modèle de l'astronome et un sourcier celui des géophysiciens? En lisant bien des textes rédigés par mes amis et collègues de «sciences humaines»... j'y croirais volontiers.

L'envoûtement par les sciences est autrement plus fécond pour l'humanité que les litanies de ceux-là qui se frappent la tête contre des «murs de lamentations», circulent en cohortes meurtrières autour d'une pierre cachée à leurs yeux, s'assemblent devant une grotte pyrénnéenne pour soigner les maux qui les afflignent ou s'agglutinent en conventions médiatiques pour s'entendre dire «suivez notre programme et que dieu vous bénisse et bénisse notre nation»!

© AFP

Le chercheur est-il un dangereux apprenti sorcier dont il s'agit de modérer l'imagination délirante?

étoilé, domaine de l'esprit, et la Terre dont s'occupaient les dieux. S'y joignait l'admiration pour la géométrie, l'arithmétique et la physique, la nature des choses. Elle a symbolisé toute la connaissance de l'univers acquise jusqu'au V^e siècle de notre ère. Comme beaucoup d'autres, les Muses, charmantes jeunes femmes, furent diabolisées durant un millénaire, jusqu'au XV^e siècle, celui de la «Renaissance». Depuis cette époque, une prestigieuse lignée de curieux «mal alignés» a appliqué son esprit à examiner le monde d'un œil nouveau. Au lieu de réinterpréter pour

ignore les bousculades infâmes du carriérisme. Je n'en dis pas autant de certains hommes «de science», évidemment!

Dans l'Antiquité, héritage probable de l'opulente civilisation des Thraces, la culture était représentée par les Muses. Parmi celles-ci, une certaine Uranie exprimait l'attachement aux rapports entre le ciel

la millième fois les textes légués par les prédécesseurs, voilà des humains qui observent leur humanité! Cinq siècles d'hérésies! Il est temps, au XXI^e siècle, de refermer la boîte à Pandore et d'éteindre ce feu prométhéen déchaîné par Galilée, Vésale, Bruno, Servet, et leurs contemporains. Visiblement, on s'y applique partout et le chemin

sées. C'est ne pas ignorer l'extraordinaire exercice intellectuel qui a mené de Pythagore à Einstein, de Galien à Fleming, des embaumeurs de Tel Amarna à Crick et Watson, de Démocrite à l'Atomium... Ainsi contemplé, le panorama de la connaissance scientifique exprime également une puissance esthétique qui rend à quelques «pont aux ânes» ou «tables de Mendeleïev» leur juste place dans notre culture. Notre vie n'est-elle pas ainsi mieux éclairée par le Soleil que par l'artificieuse fée électricité? La culture, dès lors, n'est-elle pas de se rappeler que le Soleil, c'est le mythe d'Apollon. Celui qui offrit à Héraclès la Lyre avec laquelle Orphée devint «champion olympique»? La fée électricité n'est-elle pas munie de cette baguette d'ambre dont Thalès admire que, frottée, elle attire des fragments de tissu? C'est la force qui illumine nos foyers, fait tourner nos lessiveuses et anime les étranges lucarnes de nos téléviseurs. N'est-ce pas de la culture élémentaire que de savoir d'où elle vient et comment elle fut asservie?

Paradoxe extrême, une société entièrement structurée autour de la technologie issue de la science enferme cette dernière dans un carcan peu franchissable dès qu'il s'agit d'investir pour aider la jeunesse à en comprendre l'intérêt! Logique, puisqu'il est admis et préféré que la science n'appartient pas au domaine de la culture.

Outre la sensation de grandeur, de force et de beauté qui s'en dégage, n'est-ce pas sagesse que de réintégrer la connaissance scientifique dans la culture générale? Cela aiderait sans doute les humains à se réconcilier en profondeur avec la nature. Mais ces prédateurs impitoyables et myopes ainsi que ceux qu'ils se donnent pour guides en ont-ils sincèrement envie?

Le cloisonnement arbitrairement instauré entre culture et sciences, fruit de l'habitude et de l'inertie, sinon de la malignité, prépare le recul de la civilisation et l'extinction des Lumières. Qui y gagnera? ■

André Koeckelenbergh

ses labos inaccessibles hors présence des enseignants (ce qui est parfaitement justifié). Cerise sur le gâteau, des règlements protecteurs et hygiéniques interdisent la détention et l'utilisation de la plupart des réactifs et des outils scientifiques de démonstration de base. Comment donner à

Outre la sensation de grandeur, de force et de beauté qui s'en dégage, n'est-ce pas sagesse que de réintégrer la connaissance scientifique dans la culture générale?

* Guy Harscher, «Promesse d'émancipation ou abdication des Lumières?», *Espace de Libertés* n°367 - septembre 2008, pp.8-9.

L'entretien de Jean Sloover avec Mathias Reymond

Tous les médias ne sont pas de droite! Quoique...

Les grèves menées en France en 1995 contre le «plan Juppé» sur les retraites et la Sécurité sociale furent les plus importantes depuis celles de mai 68. Signe des temps, l'association Action-Critique-Médias (Acrimed) naît dans la foulée de ces événements. Composé de journalistes et de salariés des médias, de chercheurs, d'universitaires, d'acteurs du mouvement social et d'usagers de la presse, cet observatoire cherche à mettre en commun divers types de savoirs au service d'une «critique radicale et intransigeante» du paysage médiatique. L'élection présidentielle de juin 2007 qui vit l'accession à la présidence de Nicolas Sarkozy fut,

pour Acrimed, un moment d'analyse évidemment privilégié. Ses animateurs ont consigné le fruit de leurs réflexions dans un petit essai au titre révélateur: *Tous les médias sont-ils de droite?*¹ Réponse avec un de ses coauteurs, Mathias Reymond, coanimateur d'Acrimed...

Mathias Reymond, en Belgique, une quinzaine de politologues ont récemment planché sur les formes actuelles de la question sociale. Leurs réflexions ont débouché sur un ouvrage collectif intitulé *Le conflit social élude*². Il met en évidence le fait que le terme conflit est devenu «politiquement incorrect» dès lors qu'il s'applique à l'étude de mouvements collectifs revendicatifs ou de rapports entre classes sociales. L'information quotidienne, disent ces chercheurs, se caractérise soit par un silence, soit par un dénigrement des combats sociaux. De votre côté, vous écrivez que les médias de consensus, par leurs priorités éditoriales, par leur mise en mots et en images des questions sociales, désamorcent les conflits politiques qu'ils mettent en scène. Confirmez-vous dès lors le diagnostic des chercheurs belges?

| Mathias Reymond: Bien évidemment. Dans le cadre d'un ouvrage *Médias et mobilisations sociales*³, nous mettons en avant l'attitude des médias face à la question sociale. Par temps calme, les médias dominants et les commentateurs médiatiques «oublient» la question sociale et l'enveloppent sous les faits divers qui, comme le rappelle Pierre Bourdieu, sont souvent là pour «faire diversion». Lors des mobilisations sociales, les médias ne peuvent plus faire l'impassé sur le sujet mais, en utilisant les armes quantitative et qualitative, ils se font gardiens du statu quo. Dans un premier temps ils distribuent les tickets d'entrée dans leurs émissions ou leurs colonnes et, sur ce point, on

perçoit toujours un désavantage pour les grévistes et les syndicalistes. Sur le plan qualitatif, éditorialistes et intervieweurs vedettes sont souvent au service de l'idéologie dominante, et traitent avec beaucoup plus de déférence les représentants du pouvoir que les contestataires. D'ailleurs, comme le rappelle Noam Chomsky, «si les journalistes prenaient des positions qui vont à l'encontre des idéologies dominantes, ils n'écriraient plus leurs éditions»...

Cuisine politique

La façon dont les médias contribuent à donner une image déformée du réel peut prendre diverses formes. Une de ces formes consiste, dites-vous, à accorder la primauté aux jeux politiciens sur les enjeux politiques.

Ce qui préoccupe d'abord les journalistes politiques, c'est la «cuisine politique» pour reprendre l'expression chère à Jean-Michel Aphatie, journaliste sur RTL, Canal Plus, etc. En effet, lors d'une élection —et même entre deux élections—, les personnalités politiques doivent répondre aux questions qui ne tourmentent que le microcosme médiatique: alliances stratégiques, positionnement par rapport aux autres partis, conflits de personnes, etc. Cela laisse peu de temps pour aborder les réels enjeux politiques, les questions sociales ou environnementales. En somme, la forme prime sur le fond.

Autre modalité: la personnalisation outrancière au détriment de la présentation de projets

Cela rejoint ce qui vient d'être dit, avec un élément supplémentaire: la contribution volontaire des personnalités politiques. Encore une fois, quand on parle d'un individu, dans le cadre d'un portrait par exemple, on parlera de sa vie privée, de ses passions, de son parcours, plutôt que de ses projets politiques. La campagne électorale se convertit ainsi en feuille-

ton dont la mise en scène, dédiée aux personnages, tend à transformer les programmes en simples éléments de décor. En d'autres termes, la personnalisation médiatique, la «peoplisaton», conforte la personnalisation électorale au détriment du fond.

Troisième moyen pour biaiser la réalité, dites-vous: la réduction du «politiquement pensable».

Cela signifie que, pour les médias dominants, le débat doit se faire dans des limites bien établies. Un cadre selon lequel on ne peut pas sortir. Concernant l'intervention militaire de l'OTAN au Kosovo, par exemple, le débat tel que l'ont conçu les médias n'était pas de savoir s'il fallait ou non intervenir, mais comment il fallait le faire; cette discussion-là était la seule acceptable... et la seule «politiquement pensable». Même chose lors des campagnes électorales. C'est en cela notamment que les médias sont les gardiens du statu quo...

Ce à quoi il faut penser...

Estimez-vous que la plupart des médias contribuent ainsi à mutiler le débat démocratique dont ils se prétendent pourtant les acteurs et les arbitres?

Oui. Mais il faut distinguer deux ensembles de médias, ensembles que de nombreuses passerelles relient néanmoins. Chacun de ces ensembles se caractérise par sa vocation: médias de consensus —principales chaînes de télévision, grandes radios— d'un côté, médias de parti pris, de l'autre: presse écrite quotidienne et hebdomadaire, mais aussi chroniqueurs et éditorialistes de médias audiovisuels.

Le problème n'est pas que les médias de parti pris, la presse d'opinion, mutilent le débat démocratique —on ne va pas demander au *Figaro* d'être le porte-voix du syndicat communiste CGT, comme on ne va pas demander à *L'Humanité* d'ouvrir ses colonnes au patronat—, mais que, au sein des médias de consensus, notamment le service public, la diversité n'existe pas ou si peu.

Les médias sont-ils pour autant tout-puissants?

Non. La preuve par le référendum sur la constitution européenne en 2005: les médias dominants, tous favora-

bles au «oui»... Idem lors de la campagne présidentielle de 1995, et les médias qui soutenaient Édouard Balladur, lequel n'a même pas été qualifié pour le second tour... Leur pouvoir n'est pourtant pas négligeable puisqu'il consiste à déterminer non pas ce qu'il faut penser mais ce à quoi il faut penser. Lors des campagnes électorales, avec l'afflux des sondages et la complaisance permanente de toute la classe politique, c'est la puissance que les acteurs politiques attribuent aux médias qui les dote d'une influence dont ils ne disposeraient pas sans cette croyance.

La mutilation du débat démocratique que les médias opèrent, la façon dont ils montrent les questions sociales et les conflits politiques, favorise-t-elle la gauche ou la droite?

Le rôle de gardiens de statu quo que s'octroient les médias, sert forcément les intérêts des dominants. À de rares exceptions près, les médias de consensus et les médias d'opinion, par des chemins différents, contribuent au même résultat. Effets de dépolitiséation ou effets d'imposition: dans les deux cas, ils contribuent à affaiblir le débat idéologique. Et tant que l'on ne parle pas du fond, on ne remet pas en cause l'ordre dominant. C'est en cela que, quelles que soient leurs opinions, les médias favorisent la droite.

Entente cordiale

Selon vous, la gauche porte cependant une part de responsabilité dans la genèse du pouvoir détenu par les médias?

La gauche, la vraie, semble oublier que les médias dominants ont voté «oui» au référendum, qu'ils sont, à chaque mobilisation sociale, du côté des patrons et des usagers «pris en otages», qu'ils sont les artisans de la dépolitiséation de la politique, qu'ils déforment les faits et cherissent les guerres. Il existe un accord tacite, une entente cordiale entre certains contestataires et les médias, formalisé par ce que le périodique *Le Plan B* appelle «la politique de la caresse». L'absence de critique de l'un à l'égard de l'autre permet d'entretenir des relations privilégiées. Combien de tribunes d'intellectuels d'extrême gauche

publiées dans des grands quotidiens quand ceux-là même insultaient des électeurs du «non» ou vilipendaient les grévistes? Combien de couleuvres avalées par les adversaires du capitalisme pour satisfaire les fantasmes d'animateurs richissimes lors de passages dans des émissions de bas de gamme?

Quelle devrait être l'attitude de la gauche face à la domination des médias?

Nous pourrions dire qu'entre les compromis —parfois souhaitables— et les compromissions —toujours déplorables—, la frontière est mince et doit être retracée en permanence. En refusant de critiquer les médias dans les médias, les porte-parole de la gauche radicale ont oublié de mener, pour des raisons stratégiques évidentes, le combat sur la question des médias. Nous ne prescrivons rien, mais nous souhaiterions que les parts de la gauche progressiste s'attribuent la question des médias, en temps de campagne électorale, comme en dehors. Et qu'elle porte un regard critique.

Vous posez la question de la réappropriation démocratique des médias. Quelle forme cette réappropriation pourrait-elle prendre selon vous?

Si l'on considère que l'information n'est pas un produit de consommation comme les autres, des propositions concrètes doivent être faites permettant de mener à la définanciarisation totale des médias. Il faut naturellement empêcher les groupes qui bénéficient de marchés publics de détenir des médias, et partant, étendre cette idée à l'ensemble des groupes capitalistes. L'enjeu majeur est d'organiser progressivement le changement de statut des entreprises de médias: elles doivent devenir des entreprises à but non lucratif. De plus, concernant la question de la concentration des médias, on pourrait envisager également d'interdire à une personne physique ou morale de détenir plus d'un média. La réappropriation démocratique ne se fera qu'à ce prix. La question de l'information est une question trop importante pour ne la laisser qu'aux mains des intérêts économiques. Les citoyens doivent s'en saisir!

¹ Mathias Reymond et Grégoire Rzepski - www.acrimed.org - 7 €.

² Roser Cussó, Anne Dufresne, Corinne Gobin, Geoffrey Matagne et Jean-Louis Siroux, *Le conflit social élude*, Éd. Académia Bruxellant, coll. ABSP-CF, 2008.

³ Corédigé pour Acrimed avec Henri Maler, Syllepse, 2007.

⁴ Bimestriel français. Voir le site: www.leplanb.org

Penser en fête

Tel est le slogan du Festival de philosophie qui s'est tenu à l'Espace Flagey de Bruxelles le week-end des 15 et 16 novembre.

Deuxième initiative du genre, et promise à un renouvellement annuel certain. D'abord par l'enthousiasme des organisateurs des deux parties du pays, la francophone et la flamande, bien décidés à jeter un pont entre les deux rives de la culture de notre pays. Ensuite par la qualité des orateurs invités et l'animation continue entretenue autour d'eux, disponibles pour éclairer un public de connasseurs. Interviews, causeries, colloques, films, musique, entretiens en échanges d'idées, tout l'arsenal d'initiatives était mis en œuvre pour l'apprentissage ludique d'un savoir approfondi.

Les thèmes de cette année: l'Europe dans toute sa variété, dans tous les versants de sa pensée multiple. Quelle chance de vivre dans ce continent, mosaïque de peuples et de langues, de cultures et de traditions, d'idées polies comme de vieilles pierres usées par le temps et pourtant si belles quand les ef-

fleure la lumière du renouveau d'un printemps de l'esprit!

Car elle soufflait fort dans les salles et les couloirs, la brise de l'esprit. Devant d'immenses étals de livres écrits en français et en néerlandais, comme si leurs pages se moquaient bien de la politique. Un endroit chaleureux que la maisonnée provisoire de ce Festival, où erraient les fantômes de tous les maîtres à penser qui ont laissé une trace impérissable dans la mémoire des vivants. L'un de ceux-ci, particulièrement analysé cette année, fut Schopenhauer, dont l'œuvre monumentale imprègne toujours la pensée européenne et a sous-titré ce festival: «Le pire est à venir».

L'un des sujets privilégiés fut la problématique des valeurs. L'Europe des droits de l'Homme peut-elle prétendre à l'universalité, ou est-ce là une survivance de notre orgueil d'anciens dominants du monde? Considérer que ces droits ne peuvent «valoir» que pour une société hyperindividualisée, ignorant le comportement d'une éthique communautaire, n'entraîne-t-il pas

l'abandon d'êtres humains «lointains» désireux, eux aussi, d'accéder à une émancipation personnelle? Peut-on promouvoir la notion d'un devoir d'ingérence ou laissons-nous le temps au temps? La morale est-elle de source immanente ou transcendante?

Deux journées, dynamisées par l'amplitude des questions fondamentales que se pose l'humanité, ont brassé croyants et non-croyants, prudents et audacieux, sereins et pessimistes, gens du Nord et gens du Sud, jeunes et anciens, mais aussi des lectures, des films, des discussions passionnantes.

Une réussite de fraternité au fil de rencontres parfois très engagées mais toujours courtoises, selon la bonne tradition des échanges philosophiques, par essence patinée par la main de la déesse Relativité et de son cortège de Vérités plurielles. Une organisation sans faille, bon enfant, sur fond de cantine «populaire» et de discours savants. Un bémol cependant: trop peu de public présent pour un effort aussi remarquable. Certes, le retentissement effectuera par la publication d'articles et des émissions radiophoniques rapportant certaines interventions, mais il est regrettable que le citoyen d'aujourd'hui s'absente de l'écoute de débats concernant la sève même de notre société confrontée au multiculturalisme.

La chance de vivre en démocratie n'a pas de prix. Encore faut-il être informé pour espérer la conserver. ■

Jacques Rifflet

Marcel Bauwens et la liberté d'expression

Marcel Bauwens poursuit son travail de fourmi laïque par un nouvel opuscule au titre théologico-philosophico-humoristique *Dieu, cet athée*¹.

On y trouve bien sûr une contestation des monothéismes et des religions. Journalisme oblige, de la part d'un ancien du *Soir*, le plus intéressant porte sur la liberté d'expression. Les religions exigent maintenant le respect et pour y arriver, font condamner les incitateurs à la haine religieuse, mais Marcel Bauwens ne s'en laisse pas conter là-dessus et voit bien ce qui à cet égard, fait problème dans les textes sacrés des religions. De la même manière, il n'est pas dupe sur l'invention de sectes comme «mauvaises religions». Pour lui, «la liberté d'expression doit être absolue [...] les idées [...] ne peuvent jamais être considérées comme respectables: il est dans leur nature d'être l'objet de contestation et de débats» (p. 49).

Il en m'en voudra pas trop j'espère d'avoir davantage de peine à le suivre dans ses considérations sur l'unithéisme et maintenant sur le théathéisme (contraction de Dieu — représentée par la racine grecque the— et athéisme).

P.D.

¹ Marcel Bauwens, *Dieu, cet athée – Essai théologico-philosophico-humoristique*, Coëtquen Éditions, 2008, 61 pp, 10 euros.

«Investir» le Web?

Génération Participation, entre citoyens et consom'acteurs

Signe des temps: Internet, qui est aussi une grande épicerie, différencie de moins en moins le moi-citoyen du moi-consommateur. Utilisateur (user, sur le Net), je possède plusieurs casquettes que j'utilise tour à tour, voire en même temps, l'important étant de participer...

Le «réseau des réseaux» est toujours plus interactif: il nous veut acteurs et nous invite à intervenir directement. À la source. Sommes-nous des utilisateurs tout-puissants?

Réseaux sociaux, communautés virtuelles, consommateur au pouvoir grâce au Web 2.0 (l'Internet interactif: le surfeur donne son avis et produit lui-même du contenu; ce 2.0 serait d'ores et déjà dépassé par le Web 3.0: le citoyen crée le contenu et modifie à son gré ce qui préexistait).

Derrière ces «nouvelles tendances», virtuelles ou non, se trame, selon le Français Thierry Maillet, «un changement sociétal profond, horizontal et participatif, qui va marquer les modes de vie»... mais aussi les réflexes de vente. Car c'est le consommateur qui l'intéresse. Dans un livre qui a fait un certain bruit, pas seulement dans le milieu de la «com», *Génération Participation: de la société de consommation à la société de participation*, cet ancien journaliste «converti» à la communication joue au *believer*. Il veut nous faire passer de «l'obsolète société de consommation» à la société... de participation. De même, les sociétés devront faire l'effort de se «réinventer» pour gagner la confiance de consommateurs devenus tous très intelligents. Comme la plupart des animateurs du Net, Maillet n'opère pas de distinction claire entre citoyen, utilisateur du Web, et consommateur.

Pour lui, tout dépend de la manière dont nous coiffons notre casquette pendant la journée... Discours néotechnicien? Peut-être, mais avec des réflexions qui ne manquent pas d'intérêt. Alors, la «Génération Participation», info ou intox? Les deux, sans doute... ▶

AFP

On perçoit de plus en plus, dans les médias, mais aussi dans la grande consommation, une tendance à confirmer ou infirmer des choix ou des prises de position clairement influencés par les consom'acteurs.

Le laitier à domicile, le retour...

Maillet n'est évidemment pas le premier de sa lignée. On nous annonçait au début des années 80 un certain nombre de tendances. Internet n'existant pas, seul le mot, dépourvu de contenu, commençait à circuler. Au XXI^e siècle (cela sonnait très «S-F»!), si un grand nombre d'entre nous n'auraient plus de travail» (là, ça s'est vérifié!), cette oisiveté serait positive, car on aurait ainsi davantage de temps pour vivre vraiment, aimer, dormir, se cultiver, etc. Mais surtout— surtout! — on aurait le temps de

consommer. C'est un peu la sensation que l'on a avec Maillet, visionnaire. «Demain sera résolument convivial et optimiste», semble-t-il affirmer. Chic alors...

À y regarder de plus près, le discours du «trendsetter» n'est pas à ce point stéréotypé. Pour Maillet, ce sont les valeurs qui évoluent. Toutes. Par exemple, les valeurs «masculines» cèdent — lentement, c'est vrai — la place à des réflexes plus «féminisés». On devrait juger la démocratie participative à l'aune de la prise en considération des femmes en tant que participantes actives au processus, mais ce n'est qu'un exemple. ▶

Thierry Maillet a publié *Génération Participation. De la Société de Consommation à la Société de Participation* chez MM 2 Éditions. L'ouvrage mis à jour sort cette année en poche chez 10/18. MM2 a aussi publié en 2008 *Marketing 2.0: L'Intelligence Collective* de François Laurent.

À lire également: *Web 2.0 - Les internautes au pouvoir* de J.F. Gervais-Dunod.

Certains réflexes du passé pourraient ainsi remonter: il cite comme exemple... le retour du laitier à domicile, ou du maraîcher: certaines personnes adhèrent d'ores et déjà à ce concept et ont opté pour un retour à l'économie directe: ils se font aussi livrer des produits bio, vont les acheter chez de petits producteurs à la campagne...

Retour à de vieilles recettes? Voire. Car ces changements s'opéreront avec la participation active des producteurs de biens eux-mêmes. Pour Maillet, s'ils veulent survivre ils devront devenir *médiateurs et facilitateurs*, en se basant sur l'éthique comme facteur de succès. En se plaçant volontairement au service du citoyen-consommateur.

Jouer le jeu... vraiment?

Les producteurs de biens, matériels autant qu'immatériels, ne passeront du stade de dinosaures à celui d'entreprises 2.0 que via à un «retournement» de stratégie réel (et non pas supposé) en faveur d'Internet. Ils doivent chercher eux-mêmes à provoquer cette «participation» des consommateurs, à qui on demandera des avis, on proposera des jeux...

Concrètement, le concept participatif ne devrait fonctionner que si la réactivité des entreprises est réelle, et si elles acceptent de se remettre en question au cas où les critiques fuseraient. On en est encore loin et les exemples *a contrario* existent, de l'aveu même de Thierry Maillet: «Certaines sociétés semblent adopter la stratégie du «web believer», mais pas du «web producer». Stratégie: elles tiennent absolument à figurer parmi les «initiéées», celles qui «croient» au Web comme vecteur d'innovation... tout en décident en réalité de n'y investir «pour le moment» aucun fonds propre!».

Bref, une adhésion d'apparence. Au fond, conclut Maillet, nous pouvons tous accepter ou non d'évoluer: travailler «chez X» ne constitue plus une identité suffisante: si nous voulons vraiment participer à cette révolution immatérielle, devenir des citoyens actifs de la «Cité Web», nous devons nous habituer à être connectés quasi en permanence aux autres citoyens/consommateurs, à être continuellement par-

ticipatifs et «facilitateurs». Pour Maillet, c'est ainsi que la notion de «Communauté de destination» pourra émerger, en sortant des

de plus en plus d'armes capables de «déranger» les décideurs. On perçoit de plus en plus, dans les médias, mais aussi dans la grande

Les constatations et les mutations, selon Thierry Maillet

La société de consommation «classique», construite sur un modèle de production intensif mais aussi extensif, a perdu son crédit car elle ne se souciait aucunement de la bonne gestion des ressources naturelles de la planète. Et elle sert de repoussoir aux citoyens-consommateurs qui se soucient (par exemple) de la dégradation de l'environnement, un enjeu devenu évident aux yeux de l'opinion publique.

Le marketing traditionnel a aussi épousé les réserves de crédibilité dont il bénéficiait. Le désenchantement face à l'entreprise moderne pousse les consommateurs vers le rêve d'une «société équitable» qui devrait les rendre (du moins le pensent-ils) «moins responsables» des dommages collatéraux de la société de consommation classique...

Mais la vitesse et la vitalité de cette prise de conscience restent à évaluer: la communication semble de plus en plus se substituer à l'information pour de nombreuses raisons, l'économie de pensée n'étant pas la moindre. Qualité et crédibilité devront accompagner cette évolution, sous peine d'en arriver à une production de sens (ou de non-sens) inflationniste, notamment via le concept des «Meilleures pratiques» et des Peer Reviews (contrôle par les pairs). ■

publics-cibles hypersegmentés, un peu compulsifs, pour cibler directement des sous-catégories de consom'acteurs qu'on sollicitera directement dans leurs besoins hyperciblés, en temps réel: c'est ce que permet la souplesse du Web.

Le modèle rêvé des internautes

On dit souvent que ces discours de type idéaliste ou visionnaire démeurent un peu vains, spéculatifs, voire utopiques. Qu'ils «confondent tout»! Que cette participation citoyenne, à travers la consommation de produits culturels ou matériels, reste de l'ordre du... conseil, de la réactivité pure «j'aime, je n'aime pas...», et finalement que rien ne dit que les décideurs de tous poils y attacheront véritablement une importance qui les mènera à modifier profondément leurs attitudes (et leurs produits) pour répondre vraiment aux exigences des consom'acteurs... D'autres souligneront le côté un peu trop néo-libéral du discours participatif.

Reste que ces citoyens-consommateurs —que nous sommes tous, qu'on le veuille ou non— disposent

consommation, une tendance à confirmer ou infirmer des choix ou des prises de position clairement influencés par les consom'acteurs. Ce qui n'est ni un bien, ni un mal: tout dépendra du «contrôle de la qualité» du monde virtuel.

La génération de la participation semble bel et bien exister... et elle prospère. Toutes les tranches d'âge y sont représentées, contrairement à ce que l'on pourrait croire.

Nous pouvons, réellement, selon Maillet, participer activement à des choix, décisions, remises en question parfois importantes, chose dont nous n'aurions même pas pu rêver avant cette «ouverture» virtuelle. D'autant qu'on commence, semble-t-il, à tenir véritablement compte des avis ainsi recueillis!

Ce modèle participatif (*web-reliant*), avec ses faiblesses, n'en demeure pas moins outil d'un genre nouveau. Il pourrait contribuer à régénérer nos démocraties coincées de toutes parts au niveau du décisionnel, via de nouveaux rapports de force. À suivre attentivement... ■

Olivier Swingedau

Picasso et Nolde au Grand Palais à Paris

Le «cannibale» et le «terrien»

Curieuse rencontre de deux maîtres de la peinture du XX^e siècle: tout les oppose, à commencer par la notoriété, en France du moins. Des foules, en rangs serrés, se pressent pour l'exposition «Picasso et les maîtres» alors qu'on pénètre, sans se presser, dans cette première «grande» rétrospective de l'expressionniste allemand, Nolde.

Les Français semblent allergiques à l'expressionnisme allemand. Ils ont tort.

La réciproque est vraie: Nolde ne s'est jamais plu à Paris où il perfectionna tardivement, âgé de plus de 32 ans, une carrière de peintre commencée... à 28 ans. Ce fils de paysans, pour échapper à sa condition, avait d'abord fait des études d'ébéniste, puis de sculpteur. Né dans un coin reculé du Schleswig-Holstein, à la frontière de l'Allemagne et du Danemark, entre mer du Nord et Baltique, Emil Hansen prit, comme peintre, le pseudonyme de Nolde, village de sa naissance. Une fidélité incroyable le lie à cette terre et à ses paysages marins, jusque dans la mort, puisqu'une fondation/musée, regroupant nombre de ses chefs-d'œuvre, est installée dans ce coin perdu, à Seebüll. Une superbe section de l'exposition parisienne, «la mer», rend compte de ce bonheur absolu de Nolde au contact de ces paysages tumultueux, image mouvante de son âme tourmentée. Sa destinée est une curiosité de l'histoire de la peinture: professeur de dessin industriel à Saint-Gall, en Suisse, il peint des sommets alpins, avec des personnages grotesques, au format de cartes postales. Elles se vendent si bien qu'il peut vivre désormais de sa peinture.

Pablo Picasso, *Yo, Picasso*, 1901, coll. part.
Emil Nolde, autoportrait, 1917,
© Nolde Stiftung - Seebüll

nération plus jeune, qui a le vent en poupe, le groupe «Die Brücke», séduit par ses tempêtes de couleurs. Il y rencontra Kirchner, Pechstein, Heckel, se lier d'amitié avec Edward Munch, fait partie de la «Sécession» berlinoise, s'en fait exclure. Vient alors, en 1912, son chef-d'œuvre, visible à Paris, un véritable sacré, à la «Vie du Christ», d'un primitivisme plus humain que mystique. Le reste de sa vie tient de

la magie et de l'enfer. Magie d'avoir été l'ami (pas toujours facile) de tous les grands, de Kandinsky à Paul Klee. L'enfer: avoir été, brièvement, national-socialiste en 1934, par aveuglement nationaliste, avant de se faire ridiculiser, comme «artiste dégénéré», finalement interdit de peindre par le régime nazi. L'exposition de Paris est un enchantement pour les connaisseurs et une excellente initiation pour tous les amateurs de cet expressionnisme allemand, souvent montré à Bruxelles, au Musée d'Ixelles.

Picasso, le «cannibale» facétieux

Pas la peine de présenter Picasso, l'extraverti, le génie précoce, l'éternel conquérant d'une France fascinée par son talent l'antithèse exacte de Nolde. L'exposition parisienne est un *must* absolu, un coup de maître. On y voit un Picasso gourmand, croquant à belles dents, «cannibalisant» les œuvres de tous ses «maîtres», de Rembrandt à Goya, de Vélasquez à Manet, d'où un rassemblement inouï de chefs-d'œuvre venus des plus grands musées du monde, pour une comparaison «live». Cela commence par un rassemblement émouvant d'autoportraits de Rembrandt, El Greco, Goya, Cézanne et... Picasso, et se termine par un fascinant défilé de nus coquins de Picasso, clin d'œil à *l'Olympia* de Manet ou la *Maya desnuda* de Goya. Une impressionnante série inspirée par les *Ménines* de Vélasquez nous donne la clef de cette perpétuelle recherche: pour Picasso, le chef-d'œuvre est un défi à surmonter pour se retrouver, encore plus fort. Impossible de bouder son plaisir. ■

Christian Jade

«Picasso et les maîtres», Grand Palais, Paris, jusqu'au 2 février 2009. Emil Nolde (1867-1956) [jusqu'au 19 janvier 2009] - www.grandpalais.fr

L'Océanie à l'Espace ING

Le 5^e continent s'expose

Il faut imaginer un continent tellement vaste qu'il couvre un tiers de la surface aquatique du globe, un continent fait de milliers d'îles dispersées que l'on a subdivisé en trois grands ensembles: la Mélanésie (l'île des hommes noirs), la Polynésie (îles nombreuses) et la Micronésie (petites îles), chacune d'elles ayant son territoire culturel propre.

Début du XVIII^e siècle, la découverte de l'Océanie est liée à la recherche de la *Terre Australe* que les Occidentaux imaginaient comme un espace paradisiaque, une terre de Cocagne où tous les produits naturels de la terre pousseraient en surabondance, une terre utopique où richesse rimerait avec concorde. Cette mystérieuse *terra incognita* s'était chargée d'innombrables légendes jusqu'à ce que James Cook, en trois expéditions scientifiques, mette fin à ces spéculations fantaisistes. Mais les mythes ont la vie longue, ainsi celui du «bon sauvage» véhiculé par le Siècle des Lumières: Rousseau et Diderot parlent d'un homme à l'état de na-

Masque, *tapuanu*, îles Mortlock (Nomoï), atoll Santoan. Château-Musée, Boulogne-sur-Mer.
Figurine anthropomorphe, *rambaramp*. Vanuatu, Malekula Sud - Coll privée.
© Studio R. Asselberghs - F. Dehaen Brussels.

«Océanie», Espace Culturel ING, 6, Place Royale, 1000 Bruxelles - Jusqu'au 15 mars 2009. www.ing.be/art. Ouvert tous les jours. Catalogue illustré sous la direction de Frank Herremans.

«Océanie - Île de Pâques», Les nouvelles salles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire, 1000 Bruxelles. www.mrah.be

* «Emil Nolde», Grand Palais, 75008 Paris. (voir notre article en p.29) Jusqu'au 19 janvier 2009. www.rmn.fr

ture doté d'une bonté primordiale, de sociabilité, d'une autre sensibilité intellectuelle et esthétique et d'une grande sagesse. Pourtant si la gentillesse innée du Tahitien rassemble tous les suffrages occidentaux, il n'en va pas de même pour les Hawaïens et les Maoris, peuples guerriers et belliqueux, et que dire des Papous de Nouvelle Guinée, chasseurs de têtes et anthropophages? Pourtant jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la Polynésie —les îles Marquises et de la Société— va continuer à incarner la nostalgie d'une jeunesse innocente, d'un âge d'or révolu ou encore d'un retour à un état de sauvagerie naturelle, et lorsque Gauguin s'embarque en 1891 pour Tahiti, c'est bien pour y retrouver «L'Ève après le péché, pouvant encore marcher nue sans impudore, conservant toute sa beauté animale comme au premier jour». Pourtant, pour le voyageur du XIX^e siècle, le Marquisien demeure une énigme. On admire certes sa belle prestance et sa bonne humeur, son sens de l'hospitalité et ses qualités de sculpteur sur bois et sur ivoire, mais il choque par ses mœurs sexuels fort libres, son goût un peu trop prononcé pour la chair de ses congénères et le fait que sa belle prestance soit gâchée par d'innombrables tatouages. En 1786, un des marins de Cook transcrit, pour la première fois, de manière phonétique, le terme tahitien *Tatau* qui va donner le mot tatouage. Chez les Maoris, le rituel du tatouage était *tabou* (terme qui recouvre le double sens de sacré et d'interdit) et seuls les personnages jouissant d'un statut élevé pouvaient s'offrir les services d'un maître tatoueur.

Au début du XX^e siècle, les expressionnistes allemands connaîtront à leur tour un attrait puissant pour le Primitivisme, recherchant eux aussi un Éden perdu, une forme de panthéisme oublié, une nouvelle alliance avec la nature et un retour aux sources. Gauguin sera

leur dieu, les mers du Sud, leur mythe. Emil Nolde* séjournera en Nouvelle-Guinée de 1914 à 1915, tandis que Max Pechstein visitera la Micronésie. Cette dernière sera d'ailleurs la plus mal aimée et la plus négligée par les Européens, qui, en découvrant son art essentiellement artisanal, le jugeront selon leurs critères, mineur.

La présente exposition, une première pour la Belgique, commissionnée par l'ancien directeur du Musée ethnographique d'Anvers, Frank Herremans, nous montre, de manière esthétique et didactique, à travers 200 objets sélectionnés dans des collections privées et parmi des musées hollandais, allemands, belges et français, un splendide aperçu des productions artistiques des mers du Sud: statues monumentales et poteaux funéraires des Papous Kamoro, boucliers et crânes surmodelés du Sépik, masques polychromes *malangan* et figure *Huli* (cher à André Breton) de Nouvelle-Irlande, reliquaire poisson des îles Salomon, casse-têtes et ancêtre surmodelé de Vanuatu, *Tapa* polynésien, *tiki* des Marquises, manteau en plumes d'Hawaï, ancêtre *moai* de l'île de Pâques ou encore l'exceptionnel masque *tapuanu* des îles Caroline. De quoi dire, comme l'écrit Claude Michelet: «Les îles du Pacifique vues d'ici, ce sont d'abord des mots qui chantent. Des mots qui fleurissent, des mots que l'on se plaît à faire fondre sous la langue comme une friandise, des mots qui font rêver».

On profitera conjointement du réaménagement des nouvelles salles permanentes des Musées royaux d'Art et d'Histoire, entre autres celle consacrée à l'île de Pâques, Bruxelles étant, avec Paris, la seule au monde à exhiber une des célèbres statues (ndlr: ramenée en 1935 sur le Mercator). ■

Ben Duran

Bouddha en Corée

Art, histoire et politique

Le Palais des Beaux-Arts aime décidément les religions d'Asie. Il y a deux ans, avec *Tejas, énergie éternelle* il nous faisait découvrir pas moins de 1500 ans d'art indien, dominé par trois religions. Cette année, même ambition avec *Le sourire de Bouddha*, ou 1600 ans d'art bouddhique en Corée. Une seule religion, le bouddhisme, dans un «petit» pays, coincé entre deux grands voisins, la Chine et le Japon.

© National Museum of Korea

| Bodhisattva contemplatif - Bronze, début VII^e siècle.

Et à l'appui de la démonstration, 130 pièces majeures du Musée national de Séoul pour nous approcher de cette lointaine Corée, via une religion qui a façonné son histoire. Une occasion de nous séduire, par de beaux objets, chargés de sens et de raffinement esthétique et de nous éveiller à l'histoire d'un pays méconnu et d'une religion, à la diffusion complexe, en Asie.

Le premier mérite de cette exposition, c'est sa clarté: par des panneaux muraux concis et efficaces, elle rafraîchit notre connaissance, diffuse, du bouddhisme et de l'histoire, complexe, de la Corée. L'autre mérite est une scénographie moderne qui nous plonge dans des salles aux éclairages savants, qui mettent en valeur la beauté des objets présentés. Notre plaisir est donc double: le parcours est séduisant et notre besoin de comprendre toujours satisfait.

Première découverte: entre la mort de Bouddha, en 480 avant Jésus-Christ, et la diffusion de son culte en Corée, via la Chine, vers 380 après J.C., il fallut neuf siècles. Le bouddhisme y a subi des métamorphoses et des querelles de doctrine assez considérables. Pour faire simple, le message «philosophique» originel —basé sur le salut personnel, via l'ascète, l'illumination et un athéisme de fait— se transforme petit à petit en une «religion» plus populaire, théiste et basée sur la compassion, la rédemption.

On peut suivre ce chemin dans l'exposition. D'abord Bouddha refuse

d'être incarné, sinon par des symboles, comme le lotus ou l'arbre de l'illumination. Ses disciples l'humanisent sous diverses formes, contemplatif, compatisant, médecin, enfant même, et très souvent accompagné de ses doubles, les bodhisattvas, des intermédiaires qui finissent par occuper tout le champ de la compassion populaire et de l'altruisme.

Si le bouddhisme a pénétré «par le haut» en Corée via ses rois, influencés par les empereurs chinois, il s'est maintenu en sachant s'adapter au chamanisme régnant, d'origine populaire. Une très belle salle de l'expo nous permet de comprendre cette «infiltration» bouddhique dans les religions chamaniques: celle qui nous fait pénétrer à l'intérieur des tombeaux des rois de Silla et du site de Goguryeo de trois façons. Une splendide couronne et une ceinture d'or, des copies japonaises des plafonds et des murs, peints en 1912 et deux vidéos qui nous restituent l'état actuel des lieux: un splendide exercice de muséographie intelligente, adaptée à notre temps.

On puise aussi dans cette exposition une leçon d'histoire sur les rapports entre «l'Église» bouddhique et son utilisation par les dynasties de son puissant mouvement monastique. Le bouddhisme: un facteur d'ordre d'abord, de désordre ensuite, au point que, à la faveur des invasions mongoles de Genghis Khan, et des désordres consécutifs, s'introduit, via la Chine, une religion plus rigide pour l'ordre social, le confu-

cianisme. Le bouddhisme, banni, ne sera utilisé et donc partiellement restauré que pour repousser une invasion japonaise, à la fin du XVI^e siècle, suivie d'une invasion mandchoue. Un protectorat mandchou, qui ne s'achèvera que par l'annexion de la Corée par les Japonais, en 1910.

Les effets pratiques de ces désordres politiques sont très visibles dans l'exposition dont les plus belles pièces concernent la période comprise entre le V^e et le XV^e siècle. La dernière dynastie, les Joseon (1392-1910), voit s'affaiblir la qualité des œuvres bouddhiques, hormis une jolie renaissance au XIX^e siècle avec quelques splendides œuvres de peinture sur soie.

Le charme visuel de cette exposition vient évidemment de l'évolution de la figure (et du corps!) de Bouddha et de ses fidèles Bodhisattvas, mais aussi de la reconstitution partielle d'une pagode, avec divers objets de culte, reliquaires, urnes funéraires et poteries.

Excellent idée aussi d'avoir prolongé cette évocation du passé par quatre artistes contemporains, dont un maître de la vidéo, Nam June Paik, un maître de la photo, Bae Bien-U, dont les pins, baignés de toutes les lumières du jour relient le ciel à la terre et un maître du dessin au pinceau, Dae Sung Park. ■

Christian Jade

«Le sourire de Bouddha, 1600 ans d'art bouddhique en Corée», à Bozar, jusqu'au 18 janvier 2009, www.bozar.be, 02 507 82 00.

La fulgurance de Cobra, de 1948 à 1951

Né en novembre 1948 de la contraction du nom de trois capitales nordiques (COpenhague, BRuxelles et Amsterdam), fondé par trois Hollandais —Appel, Corneille, Constant—, deux Belges —Dotremont et Noiret— et un Danois, Jorn, Cobra fête ses soixante ans et nous apparaît plus que jamais comme l'une des manifestations artistiques les plus importantes de l'après-guerre.

Pourtant comme beaucoup de groupes avant-gardistes, son existence fut aussi brève que fulgurante

—trois ans—, mais elle implique un cheminement antérieur principalement nourri de surréalisme et d'idéologie communiste héritée de la résistance à l'occupant nazi.

Cobra est ce serpent expérimental qui ne cesse de se tortiller et de muer au gré des artistes, Cobra «neige de la couleur», Cobra est international, il embauche des Allemands, des Écossais, des Suédois et un Japonais, Cobra s'expose, défait des muselières et mêle la poésie des peintres à la peinture des poètes.

Cobra, grâce à Dotremont, se voudra —et y réussira— être une «Internationale d'Art Expérimental». En refusant de se laisser enfermer dans le faux problème de la séparation conflictuelle entre figuration et abstraction, Cobra exprimera pleinement la prise de conscience de toute une jeunesse et ses protestations contre une conception appauvrie de la création artistique, à travers une revendication unanime et passionnée: la liberté totale de peindre.

Sensible à la poésie, au cinéma, aux arts populaires et primitifs, à la nostalgie de l'enfance et des contes, Cobra fut un athanor dans lequel s'échauffa une peinture libre, spontanée, expressionniste et terriblement chromatique. Car Cobra était un enfant naturel de la Jeune Peinture Belge, où plusieurs de ses membres

avaient fait leurs premières armes: Pierre Alechinsky, Pol Bury, Georges Collignon et Jan Cox.

La géographie de Cobra se partagea à Bruxelles entre la rue de la Paille, où logeait Dotremont, et les Ateliers du Marais fondés par Olivier Strebelle en 1948, sous-titrés «Centre de recherches Cobra», où habitaient et travaillaient Pierre Alechinsky, Reinhoud, Luc de Heusch et Michel Olyff. Ce dernier se souvient: «*Cobra pour moi,*

*Pourtant Cobra sera un formidable tremplin pour la plupart des artistes du groupe, ainsi Pierre Alechinsky dont *Central Park* convaincra Breton, ainsi Serge Vandercam, infatigable expérimentateur de formes —photo, peinture et céramique—, car Cobra, c'était aussi l'anti-spécialisation: Jean Raine, poète et cinéphage, deviendra un peintre habité et hautement inspiré, Jacques Callonne, le musicien commettra des encres tandis que Reinhoud usera*

«Cobra? C'est une histoire de chemin de fer, on s'endormait, on s'éveillait, on ne savait pas si c'était Copenhague ou Bruxelles ou Amsterdam.»

Christian Dotremont

Deux expositions:

- «Cobra», MRBAB, rue de la Régence 3, 1000 Bruxelles - www.expo-cobra.be - Catalogue F/NL sous la direction de Michel Draguet
- «Cobra & Cie/Etampes et imprimés», Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23, 1000 Bruxelles- Jusqu'au 15 février 2009.

Asger Jorn, *La lune et les animaux*, 1950.

c'était le Marais. Il y avait des réunions, des conciliabules. La revue s'y concoctait entre Pierre et Christian. Nous vivions dans la mouvance de Cobra».

De sa fondation à Paris le 5 novembre 1948 à sa dernière exposition liégeoise qui s'achèvera le 6 novembre 1951, soit trois années jour pour jour, Christian Dotremont en fut son infatigable pèlerin, mais en 1951, en visitant Jorn alité pour tuberculose à Silkeborg, il se découvre atteint du même mal, «la maladie Cobra», comme l'avait ironiquement surnommée Jacobsen. Dotremont dépose alors ses valises au sanatorium, Cobra s'arrête, essoufflé, ses guerriers sont fatigués, parfois déorientés, chacun se cherche.

Ben Durant